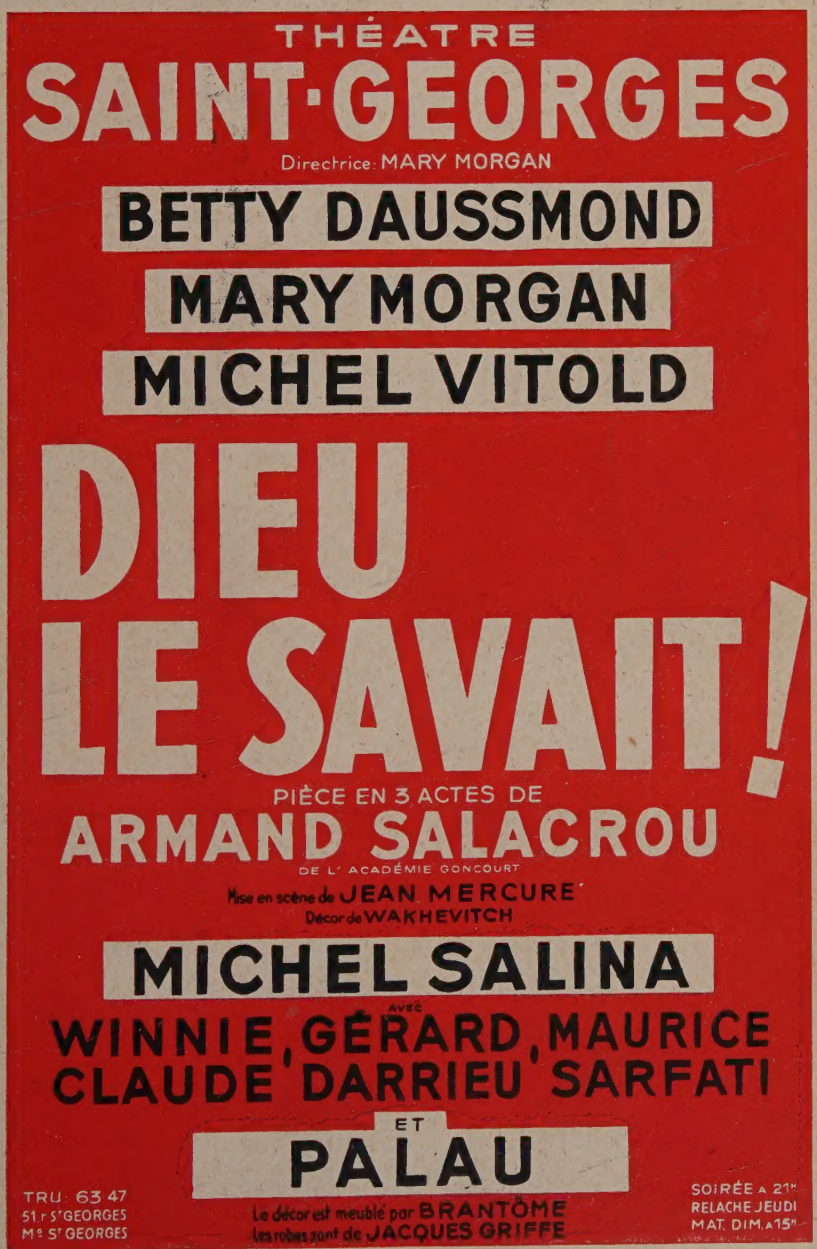
Illinois U Library

NUMERO 74 13 JANVIER 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

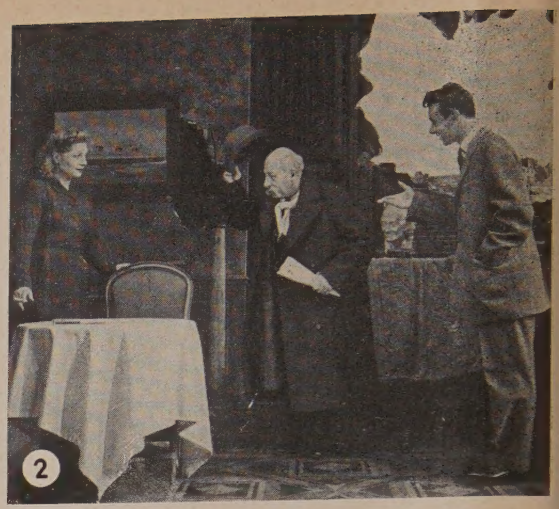
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE



Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

U. OF I.
LIBRARY

Thérèse. Mathilde. Bonnet. Maurice.



Aziza. Armand. Daniel.

Armand. Daniel. Mathilde. Aziza.

1 MATHILDE. — *La vie est belle ! La vie est belle ! Qu'en savez-vous, jeune homme ?* (ACTE PREMIER.)

2 ARMAND. — *Je m'excuse infiniment. C'est bien ici, n'est-ce pas, la résidence de Mme Mathieu ?* (ACTE PREMIER.)

3 MATHILDE. — *Aziza, regarde-le en petit polytechnicien !* (ACTE PREMIER.)

4 THÉRÈSE. — *Pauvre papa, il n'a même pas obtenu l'autorisation d'écrire une dernière lettre à maman.* (ACTE II.)

5 MAURICE. — *Avec cette théorie, à quoi bon vivre ?* (ACTE II.)

Thérèse. Daniel. Bonnet.

Thérèse. Daniel. Dr Gros. Maurice. Bonnet.

DIEU LE SAVAIT !

ou

La Vie n'est pas sérieuse

Pièce en trois actes
d'ARMAND SALACROU,
de l'Académie Goncourt.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 2 décembre 1950 au Théâtre Saint-Georges, dans un décor de WAKHEVITCH et une mise en scène de JEAN MERCURE.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Armand SALACROU.

Supplément au N° 274 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

46197

LES PERSONNAGES

Aziza . . . . . *Marie MORGAN*
très jolie femme, veuve de Charles Mathieu et
mère de { Maurice . . . . . *Maurice SARFATI*
{ Thérèse . . . . . *Winnie CLAUDE*
Mathilde Campion, 95 ans, grand-mère d'Aziza . . . . . *Betty DAUSSMOND*
Daniel Doublet, 40 ans, agrégé d'histoire, parrain de Maurice et de Thérèse . . . . . *Michel VITOLD*
Léon Bonnet, 26 ans, ancien élève de Daniel Doublet . . *Gérard DARRIEU*
Dr Louis Gros, chirurgien à Yvetot . . . . . *Michel SALINA*
Armand Germain, 87 ans . . . . . *Pierre PALAU*

LE DÉCOR

Le Havre. Fin septembre 1944. Rez-de-chaussée d'une maison soufflée par les bombes. Les fenêtres sont arrachées. Des portes manquent...

« *Si donc Dieu a tout prévu de toute éternité, aussi bien notre être que notre action présente, et s'il gouverne actuellement toutes choses, qui peut s'imaginer encore que nous sommes libres ou que quelque chose puisse se produire autrement qu'il n'a prévu, ou hors de son action présente?...*

» *L'omnipotence et la prescience de Dieu réduisent donc à néant le libre arbitre. Et l'on ne saurait prétexter ici l'obscurité de l'Ecriture ou la difficulté de la chose. Les mots sont évidents, et connus même des enfants. C'est une chose facile et évidente même pour la raison commune et naturelle, et rien ne sert ici d'invoquer tant de siècles ou de grands savants qui ont enseigné le contraire.*

» *Je sais bien que la raison naturelle est scandalisée par le fait que Dieu abandonne les hommes, les endurcit et les damne volontairement, comme s'il prenait plaisir à leur perte et à leurs tourments éternels, alors qu'il fait prêcher sa bonté et sa miséricorde. Cela paraît cruel, injuste et intolérable à la raison qu'on puisse affirmer cela de Dieu, au scandale de tant de grands hommes de tous les temps. Et qui ne se scandaliserait pas? Il me faut confesser moi-même que cette pensée m'a blessé au plus profond et jusqu'au désespoir, en sorte que je souhaitais n'être pas né, avant que j'eusse appris combien salutaire était ce désespoir, et combien proche de la grâce.* »

LUTHER.

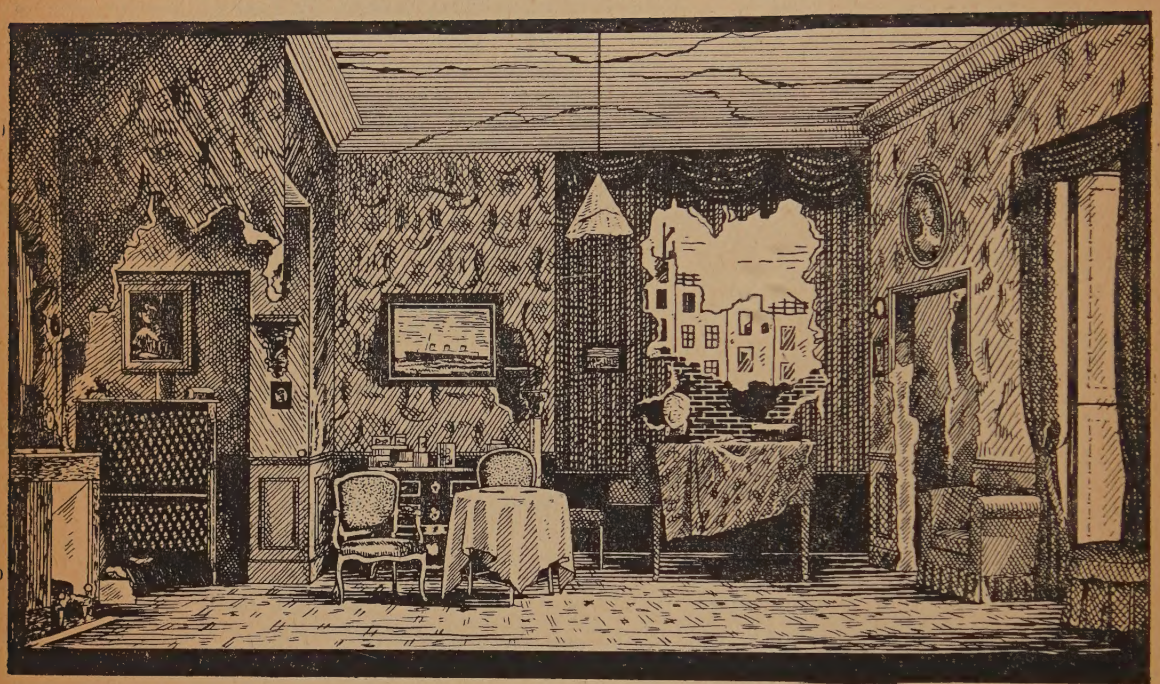
Traité du Serf Arbitre.
(Traduction Denis de Rougemont).

« *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire.* »

SAINT PAUL.

« *Tu joueras le rôle d'un roi ou celui d'un mendiant, ou celui d'un criminel, selon la volonté des dieux.* »

Sagesse orientale.



ACTE PREMIER

Onze heures du matin. La jeune Thérèse, fille d'Aziza, bavarde avec son parrain, Daniel Doublet.

THÉRÈSE. — Vous êtes arrivé hier, parrain. Eh bien, n'allez pas croire que la journée d'hier ait été une journée exceptionnelle. C'est ainsi tous les jours depuis notre retour au Havre.

DANIEL. — La belle affaire ! Parce que ta mère va au bal le soir. Mais la guerre se termine ; tout rentrera dans l'ordre : toi aussi tu apprendras à danser.

THÉRÈSE. — Ah non ! jamais ! Vous entendez, parrain, je fais le serment de ne jamais danser jusqu'à la fin de ma vie.

DANIEL. — Je te délierai de ton serment, mon petit chou.

THÉRÈSE. — Vous ne jugez donc pas très mal maman ?

DANIEL. — Tu sais, moi, je ne juge personne. Tout ce que j'ose parfois penser, sans le dire à haute voix, de la conduite des autres, c'est : « Il en a de la veine, celui-là, d'être un honnête homme. »

THÉRÈSE. — Et qu'osez-vous penser, parrain, de ceux qui ne sont pas honnêtes ?

DANIEL. — Je les plains ; comme je plains les bossus, les boiteux. Si tu m'aimes bien, je t'apprendrai l'indulgence et la pitié.

THÉRÈSE. — Parce que vous pensez que maman, quand on la juge, a besoin d'indulgence et de pitié ?

DANIEL. — Pas du tout. Ta mère a une vie en ce moment difficile, mais c'est une femme que j'admire, que j'aime, et parfaitement honnête.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas du tout — mais pas du tout — l'opinion de Maurice.

DANIEL. — L'opinion de Maurice ! Ton frère est un gosse, comme toi, tu es une gamine.

THÉRÈSE. — Moins que vous le croyez, parrain. Je suis une grande fille qui n'a plus rien à apprendre — en paroles, bien sûr. Devant Maurice je défends maman, parce que je sais qu'elle a quand même beaucoup de chagrin. Mais pourquoi s'est-elle laissé embringuer dans ce Comité d'accueil pour officiers alliés, où elle va danser toutes les nuits jusqu'au matin ? Alors le matin elle dort jusqu'à midi ; et l'après-midi elle bâille jusqu'au soir ; et le soir elle recommence jusqu'au matin.

Entre le docteur Louis Gros.

LE DOCTEUR. — Toc ! toc ! bonjour, Thérèse. Ta mère est là ?

THÉRÈSE, *qui a sursauté.* — Oh ! toubib ! vous le savez, j'ai le cœur fragile, c'est vous qui me l'avez dit.

LE DOCTEUR. — Excuse-moi, ma petite fille ; et ne sois pas si nerveuse. *(A Daniel :)* Nos maisons n'ont plus de porte, alors on entre sans frapper.

THÉRÈSE. — C'est vrai : vous ne vous connaissez pas. *(Elle présente :)* Mon parrain, M. Daniel Doublet, le docteur Louis Gros.

DANIEL. — Mais oui, nous nous connaissons. Ne vous ai-je pas rencontré au Havre, il y a deux ans ?

LE DOCTEUR. — Excellente mémoire. Nous nous sommes en effet rencontrés chez M. Mathieu, le jour même de son arrestation.

DANIEL. — Oui.

LE DOCTEUR. — Vous étiez venu de Paris pour la journée.

DANIEL. — Oui.

LE DOCTEUR. — Pauvre M. Mathieu, quelle triste fin de vie !

DANIEL. — Oui.

Un silence.

LE DOCTEUR, *à Thérèse.* — Alors, ta mère ?

THÉRÈSE. — Elle se repose.

LE DOCTEUR. — Comment ? Elle dort encore ?

THÉRÈSE. — Oh ! c'est exceptionnel, docteur, tout à fait exceptionnel !

DANIEL. — N'habitiez-vous pas Yvetot ?

LE DOCTEUR. — C'est exact. Mais je demeure ici au premier étage depuis quinze jours, depuis le dernier bombardement — car cette fois c'est

bien le dernier. Pour deux raisons : les Allemands sont partis, et vous avez vu Le Havre : il n'y a plus rien à démolir. Alors, une fois encore j'ai été appelé avec tous mes collègues de la région. Et je viens d'opérer et d'opérer sans arrêt, la nuit et le jour. Enfin le cauchemar est terminé. *(Un silence.)* Je vais donc repartir ce soir ou demain dans ma clinique de campagne, me reposer. Et voir si quelques lièvres n'ont pas eux aussi échappé à la guerre, ah ! ah ! *(Il rit tout seul.)* Thérèse, sois gentille de dire à ta mère que je passerai la saluer avant mon départ... Très heureux de vous avoir revu, monsieur.

DANIEL, *saluant de loin.* — Monsieur...

THÉRÈSE. — A tout à l'heure, toubib. *(Le Docteur sort.)* Vous ne pouvez pas savoir, parrain, comme le toubib a été gentil pour nous quand papa nous avait envoyés à la campagne avec maman, pour fuir les premiers grands bombardements, en 1942, au moment du débarquement de Dieppe. Il était notre voisin à Yvetot. Il nous a soignés, il venait tous les jours nous voir ; il réconfortait maman qui était si inquiète... Jusqu'au jour où papa a été arrêté... Vous ne l'aviez pas rencontré à Yvetot quand vous êtes venu nous chercher avec grand-mère pour nous cacher tous dans le Limousin ?

DANIEL. — Non.

THÉRÈSE. — Parrain, j'ai le cœur gros...

DANIEL. — Ma petite Thérèse ! Surtout ne pleure jamais devant ta mère. Elle a besoin d'être entourée de gaîté, de sourires... Sois une grande fille.

THÉRÈSE. — Je suis une très grande fille. Mais j'ai beau comprendre la vie parfaitement, je ne l'accepte pas. Je ne peux pas l'accepter. La vie est inacceptable !

DANIEL. — Quel âge avais-tu quand la guerre a éclaté ?

THÉRÈSE. — Presque dix ans.

DANIEL. — Mon pauvre petit chou !

Entre Maurice, fils d'Aziza.

MAURICE. — Parrain, j'ai une sacrée nouvelle à vous annoncer, à vous montrer, plutôt. Entrez, monsieur...

Entre Bonnet.

DANIEL. — Bonnet ! cher vieux Bonnet !

BONNET. — Ah ! monsieur Doublet ! Vous revoir, c'est du vrai gâteau.

Ils s'embrassent.

MAURICE. — Il me cherchait, alors il m'a trouvé ! Et pourtant nous ne nous connaissions pas. *(A Thérèse :)* C'est monsieur qui a été arrêté et jugé en même temps que papa.

DANIEL. — Mon vieux Bonnet.

MAURICE, *présentant.* — Thérèse, ma petite sœur. Une chic fille !

BONNET. — Mademoiselle.

DANIEL. — Et tu as une mine superbe ! D'où sors-tu ?

BONNET. — J'émerge de la nature. Je ne sais pas si vous l'avez appris, mais avec ma veine congénitale j'ai pu m'échapper quand ces messieurs m'emmenaient à Compiègne. Vous imaginez avec quelle volupté je me suis évanoui dans le décor. Et après deux ans de gambades en plein air je me suis ramené hier soir au Havre. Toujours aussi verni, je retrouve intacte la cave de ma maison, en même temps que je déniche un lit-cage qui s'était piqué sur une cheminée. Et je suis installé comme un prince, avec une table en caisse de conserves et un fauteuil Louis XV, authentique ! Ah ! monsieur Doublet, je me sens revivre. Et la vie est belle.

Entre la vieille Mathilde, dans une voiture roulante.

MATHILDE. — La vie est belle ! La vie est belle ! Qu'en savez-vous, jeune homme ?

THÉRÈSE, *présentant.* — Notre vieille grand-mère.

MAURICE. — La grand-mère de notre mère. *(Et présentant Bonnet :)* Monsieur est un ami de...

MATHILDE. — Que m'importe ? Qu'on me laisse seule, puisque je suis seule sur la terre comme le bon Dieu est tout seul dans le ciel. Comme lui je n'ai plus personne à qui parler. Les centenaires n'ont plus personne à qui parler. Alors, ce n'est pas la peine de faire semblant.

MAURICE. — Centenaire ! D'abord, grand-mère, vous n'êtes pas encore centenaire.

MATHILDE. — Non. Mais je le deviendrai. Durant ma vie, j'ai toujours fait ce que j'avais décidé de faire. Et j'ai décidé de devenir centenaire.

DANIEL. — Et peut-on vous interroger sur les raisons de cet acharnement ?

MATHILDE. — Je ne veux pas m'en aller comme ça... Je ne veux pas qu'on me chasse. Mais quand j'aurai été centenaire, vous entendez, le lendemain, je me laisserai mourir. Je n'ai plus que cinq ans à attendre.

DANIEL. — Et avec votre entraînement, les cinq dernières années vous semblent à portée de la main ?

MATHILDE. — Mon garçon, devenir centenaire donne plus de tintouin que vous ne le pensez. D'abord, il faut atteindre soixante ans. Et avant soixante ans, tous les autres, autour de vous, tombent comme des mouches. Puis jusqu'à soixante-quinze ans, il y a des hauts et des bas. Mais après quatre-vingt-dix ans on peut se laisser aller : le plus dur est fait.

BONNET, *qui commence à s'amuser.* — Eh ben !

MATHILDE. — Quel âge avez-vous, jeune homme ?

BONNET, *éberlué.* — Vingt-six ans.

MATHILDE. — Quand vous êtes venu au monde, j'avais soixante-dix ans. Quels propos peut échanger une femme de soixante-dix ans avec un bébé qui vient de naître ? Et vous vous croyez malins, vous tous, qui ne savez rien. Vous appelez mes vivants des fantômes, mais ce sont vos oreilles qui sont sourdes. Avec les miennes je m'entends encore répondre des mots d'amour à des garçons qui, devant mes yeux, sont encore en train de mourir à la guerre, pas à la vôtre, à la mienne. Une vraie guerre, avec des coups de fusil dans les villages, et non une guerre de cancrelats, enfumés et rôtis dans des caves. Une guerre avec du soleil et des pantalons rouges.

BONNET. — Ce n'est pas moi, madame, qui

défendrai les beautés de la guerre. Mon père est mort en 18...

MATHILDE. — Je vous parle de ma guerre. En 1870. J'avais seize ans. Et j'ai failli me faire tuer pour sauver un petit soldat que je n'ai jamais revu depuis 1870, mais qui est toujours là.

Elle touche son front.

MAURICE. — Grand-mère en petite-fille amoureuse rôdant parmi les dernières cartouches...

MATHILDE. — Eh, nigaud !

VOIX D'AZIZA. — Grand-mère, grand-mère.

DANIEL. — Aziza vous appelle, madame Mathilde.

MATHILDE. — La paix, vous dis-je ! Qu'on me laisse tranquille dans mon coin, puisque personne ne sait même plus que tout ce que j'ai aimé a existé !

AZIZA, *qui entre.* — Grand-mère... Mais ne partez pas, grand-mère, c'est une nouvelle ahurissante ! *(Aux autres :)* Ahurissante ! *(A Mathilde :)* Vous allez être étonnée, stupéfaite...

MATHILDE. — Rien ne peut plus m'étonner !

MAURICE. — Pas même d'être encore vivante ?

AZIZA, *avec reproche.* — Maurice !... Oh ! toi, ma petite Thérèse, tu es un chou de m'avoir préparé ce jus d'orange que j'ai trouvé avec le journal près de mon lit. Tu es vraiment un ange pour ta mère. Seulement, je me couche trop tard. Daniel, je mène une vie folle, ça ne peut pas durer.

Elle regarde Bonnet.

THÉRÈSE. — Monsieur est un ami de parrain.

AZIZA. — Enchantée, monsieur. Et vous êtes ici chez vous, où je ne suis pas chez moi. Mais les amis de Daniel sont nos amis. Daniel, il doit être une heure impossible ! Tu pourrais peut-être quand même, Maurice, venir m'embrasser ? Tu ne veux pas ? Quelle tête de mule !

MAURICE, *grogne.* — Bonjour, maman.

AZIZA. — Bon... Alors, grand-mère, voici...

MATHILDE. — Mais je ne veux rien apprendre. Tout ce que j'avais à savoir, je le sais.

AZIZA. — Mais c'est une grande nouvelle, qui vous intéresse, vous, aujourd'hui.

MAURICE. — Les Américains lui offrent une voiture perfectionnée avec moteur ?

AZIZA. — Es-tu bête et contrariant !... Laisse-moi demander à grand-mère une confirmation de cette extraordinaire nouvelle... Approchez-vous de la table et coupez de la main gauche... *(A Daniel :)* Oui, c'est en tirant à l'instant les cartes *(A Mathilde :)* Et ce qu'elles viennent de m'apprendre, je voudrais qu'elles vous le répètent.

MATHILDE. — N'approchez pas... Et si vous me donnez ce paquet de cartes, je vous le jette à la figure. Oh ! vous pouvez les mélanger, les battre et les rebattre, elles ne peuvent plus rien m'annoncer. Il n'y a plus de vie pour moi parmi toutes ces images. Elles ne pourraient me dire que la date de ma mort. Et je la connais. Alors laissez-moi tranquille dans mon attente.

THÉRÈSE, *à Mathilde qui s'en va.* — Mais, grand-mère, durant les cinq années qui vous restent à vivre tant d'aventures peuvent encore naître. Dans cinq ans je serai mariée, j'aurai des enfants qui seront vos arrière-arrière-petits-enfants.

MATHILDE. — Et que veux-tu qu'ils m'enseignent, tes enfants ? Crois-tu que je n'en ai pas assez vu durant ma vie des sourires d'enfants qui ont disparu derrière des moustaches et des barbes avant de s'enfoncer sous la terre ?

AZIZA, *à Thérèse.* — Là, grand-mère a raison. A ton âge on désire des petits enfants pour jouer à la poupée ! puis un jour la poupée vit et pleure avec de vraies larmes.

MATHILDE, *à Aziza.* — Toi seule a survécu jusqu'ici. Mais tu es bien la seule, car j'ai enterré tout le monde. Mon mari d'abord. Puis ton père et ses trois frères et ses deux sœurs. Tous mes enfants. Toute la famille. Et je ne parle que de la famille « d'après », car j'avais déjà enterré la famille « d'avant ». Et aussi l'homme qui s'est tué pour moi sur la tour Eiffel, en 89. Et s'il ne s'était pas tué, je serais partie vivre avec lui. Et ton père ne serait pas né. Et ainsi toi non plus. Tu es née avec cette forme-là, et tu es telle que tu es parce qu'un homme s'est tué d'amour pour moi juste avant la naissance de ton père. Et que savez-vous de toutes ces choses ? rien ! Mais votre vie aussi deviendra un désert si vous n'en finissez pas de vivre !

Elle sort.

AZIZA. — Et voilà !

DANIEL. — Les considérations génétiques de Mme Mathilde ne vous donnent-elles pas le vertige ?

AZIZA. — Pas du tout ! Elles m'ennuient.

DANIEL. — Vous êtes injuste, Aziza.

AZIZA. — Un rien vous amuse, vous. Ici, vous n'êtes qu'un passant. Mais du matin au soir ! pendant cinq ans ! car nous en avons encore pour cinq ans. Je la connais : elle est si entêtée qu'elle finira centenaire. Et la vie n'est plus possible, ni pour elle ni pour nous. Il fallait donc prendre une décision : je l'ai prise. Et je voulais préparer doucement grand-mère à cette décision en lui tirant les cartes.

MAURICE. — Quelle décision ?

AZIZA. — Oh ! toi, tu vas encore rouspéter !

MAURICE. — Pourquoi ? Ce n'est pas par goût que je rouspète ! Je préférerais être heureux.

AZIZA. — Vas-tu te taire ! Ce galopin de quinze ans...

MAURICE. — Dix-sept.

AZIZA. — Pas encore ! Et il en est déjà fier. Heureusement que je t'aime comme si tu avais encore dix ans.

MAURICE. — Je voudrais n'avoir jamais à rouspéter.

DANIEL. — Calme-toi, Maurice.

AZIZA. — Il est évident que cette pauvre vieille n'a plus personne à qui parler. Or elle parle tout le temps... *(A Bonnet :)* Vous l'avez entendue comme nous. Pendant quatre ans, elle eut beau prétendre que nos histoires ne l'intéressaient pas, la guerre était malgré tout un lien. On a eu peur ensemble, on s'est ennuyé ensemble. Mais maintenant que la guerre est finie...

MAURICE. — Finie ?

AZIZA. — Mon petit Maurice, pour moi elle est finie. Puisqu'ils ne se battent plus chez nous. Ailleurs ça peut durer quinze ans, voilà qui m'est

bien égal. Du moment que les bombes ne me tombent plus sur la tête et que je ne les entend plus. Mais, Daniel, comprenez-moi : je ne peux pas me résigner à vivre encore ainsi cinq années avec cette vieille femme boudeuse.

MAURICE. — Alors, tu as décidé de mettre grand-mère aux Petites Sœurs des Pauvres !

AZIZA. — Maurice, tu es mon fils et je ne te comprends pas. Pourtant tu es nettement de mon côté. Voilà qui n'a pas l'air de te faire plaisir. Mais c'est ainsi, tu as mon caractère ! Et même si tu tenais de ton père... Allons, viens m'embrasser. Tu ne veux pas ? Ah ! Daniel, l'âge ingrat. L'une est trop vieille et l'autre encore trop jeune.

THÉRÈSE. — Mais quelle est ta décision, maman ?

AZIZA. — Hier après-midi, quand cette idée m'est venue tout à coup, subitement, je ne sais comment, je l'ai trouvée géniale. J'étais contente ! Je m'admirais ! Mais ce matin je suis moins sûre de moi. Beaucoup moins sûre ! Daniel, vous me direz franchement ce que vous en pensez. Et vous aussi, monsieur... N'étant pas de la famille, votre jugement sera peut-être le bon, surtout si vous m'approuvez, car il est indéniable que ce matin j'accepterai avec joie vos encouragements. Ah ! j'aimerais me sentir soutenue, très soutenue dans mon entreprise.

MAURICE. — Qu'est-ce que tu as pu inventer ?

AZIZA, *prenant le journal.* — Thérèse, lis les Petites Annonces... Oui, puisque les journaux reparaissent, autant s'en servir... Tiens, lis celle-ci.

THÉRÈSE, *elle lit.* — « ... Lucien Thomas, de la rue d'Epouville, recherche sa mère disparue lors du bombardement... »

AZIZA. — Mais non. Mais non. Mais non. Allons, donne-moi le journal. Voyons... Ah ! Ecoutez : « Famille agréable recueillerait vieux monsieur sinistré, pour tenir compagnie à vieille dame bientôt centenaire. Seule condition exigée : ne pas être sourd et avoir plus de quatre-vingt-dix ans. Prendre l'adresse au bureau du Journal. »

MAURICE. — Ça, c'est un comble !

DANIEL. — Mais vous aviez raison. C'est génial, Aziza.

AZIZA. — Vous croyez ? Et lui, faut qu'il grogne ! Quand l'une ne boude pas, c'est l'autre qui ronchonne. Et vous, monsieur ?

BONNET. — Il existe peut-être un vieil homme, oublié quelque part, qui, ne la connaissant pas, acceptera.

THÉRÈSE. — Mais grand-mère acceptera-t-elle de se faire des relations à son âge ?

AZIZA. — Précisément, c'était pour la préparer avec délicatesse que je voulais lui tirer les cartes.

MAURICE. — En lui sortant un valet de cœur ?

AZIZA. — Pourquoi pas ? Le petit soldat de la guerre de 70 qu'elle a sauvé de la mort, pour elle, c'est encore, ce sera toujours un valet de cœur.

THÉRÈSE. — Et tu as reçu beaucoup de réponses ?

AZIZA. — Je les attends. J'espère en recevoir. Vous ne croyez pas qu'il existe des vieux messieurs de quatre-vingt-dix ans qui ne soient pas sourds ?

MAURICE. — Et s'il en arrive dix ?

AZIZA. — Celui-là ! Il inventerait des catastrophes pour m'exaspérer. Eh bien, s'il en arrive dix, ta grand-mère choisira.

DANIEL. — Aziza, il était raisonnable que je rentre à Paris ce soir, mais je ne pars plus. Je reste ici tant que vous me supporterez. Et j'ai hâte que se dissipe le léger brouillard qui nous cache encore le paysage de cet après-midi. J'aperçois déjà dix très vieux messieurs assis en rond avec la grand-mère Mathilde tournant autour, dans sa petite voiture, pour faire son choix. Ah ! non, je ne veux pas rater un pareil spectacle. Thérèse, tu vois que la vie est passionnante !

MAURICE. — Parrain ! Et c'est vous qui parlez ! Comment ? Le Havre a été détruit, écrasé, rasé, il y a quinze jours. Dix mille habitants sont morts en trois heures. La guerre brûle tout à 100 kilomètres au Nord, et dans toute l'Europe, des centaines de milliers d'hommes meurent lentement dans des prisons et des camps monstrueux... *(A sa mère :)* ... et toi...

AZIZA. — Maurice, tu m'embêtes.

DANIEL. — Mais s'il existe en ce moment parmi les ruines un pauvre vieux monsieur abandonné, sans famille, sans maison, n'est-ce pas une charité de l'héberger ? Il sera très heureux ici.

THÉRÈSE. — Avec grand-mère, ce n'est pas très sûr !

AZIZA. — S'il ne s'entend pas avec grand-mère, eh bien, il repartira. Et on en cherchera un autre, — ou bien on n'en cherchera plus. En tout cas je n'aurai rien à me reprocher ; j'aurai fait mon devoir.

MAURICE. — Et, ce vieux monsieur, où comptes-tu le coucher ? Je te préviens tout de suite : dans ce qui me reste de chambre, pas question !

THÉRÈSE. — On ne peut tout de même pas le coucher dans la chambre de grand-mère.

MAURICE. — Pourquoi ?

THÉRÈSE. — Ce ne serait pas convenable.

MAURICE. — Tu as encore des principes, toi ? Mais tu es très démodée, petite sœur. De nos jours, les femmes...

AZIZA. — Mes enfants, vous m'assommez !... C'est toujours moi qui fait tout dans cette famille. Et comme remerciements, des ricanements ! Mais cet appartement au rez-de-chaussée, pour grand-mère, est-ce toi qui l'a déniché, mon petit Maurice ? Et c'était facile, oui ? Vous avez traversé la ville, monsieur ? Là, Maurice a raison : tout est écrasé. Nous n'avons plus rien. Mon mari est mort. Et notre maison, celle où j'étais née, qui avait été construite par mon père, si les Anglais ne l'avaient pas détruite il y a deux ans, juste la veille de l'arrestation de mon mari, eh bien, les Américains ne l'auraient pas ratée, il y a quinze jours. La première fois, mon mari et moi, nous avons retrouvé à grand'peine l'emplacement de la cave. Cette fois, dans un champ de pierres brûlées, je n'ai pas même retrouvé la rue. Je n'ai plus un meuble, plus un objet, plus un souvenir sauf ce buste de plâtre et cette photographie de Charles à l'âge de dix ans... *(A Daniel :)* ... avec son bras sur vos épaules, Daniel.

DANIEL, *regardant la photographie.* — C'est étrange, Charles n'a pas changé. Nous étions en sixième. Il me semble l'entendre. Je reconnais son sourire timide, et moi, je ne me reconnais pas. Pourtant j'ai vécu avec ce visage... C'est à travers ces yeux que sont passées toutes les images de mon enfance... Et si Charles n'était pas près de moi, je ne me serais pas reconnu.

AZIZA. — Croyez-vous que je me reconnaisse ici ? Je ne sais pas même chez qui nous sommes. A notre retour on a réquisitionné pour moi cet appartement. Et ceux qui l'habitaient se sont-ils réfugiés à Carpentras, ou bien ont-ils été, il y a quinze jours, tous grillés, noyés ?... Nous vivons chez des disparus dont voici les meubles, le linge, les portraits de famille et tous leurs souvenirs silencieux. Mais les nôtres, qui pourraient nous parler, tous ces petits objets auxquels se raccrochaient les espoirs de notre passé, ils ont disparu. Tenez, la première paire de chaussures de ce grand nigaud *(elle montre Maurice)*, brûlée, elle aussi, avec le reste. Et si j'avais moins pleuré, j'en pleurerais encore. Ça, les Américains sont très gentils et très serviables. Mais avant d'entrer chez nous, ils ont vraiment tout cassé.

BONNET. — Et l'on se demande pourquoi ? Car les Allemands, paraît-il, ne demandaient qu'à se rendre après un simulacre de combat.

AZIZA. — Si pendant la guerre vous posez des questions avec l'espoir d'une réponse intelligente, vous serez souvent déçu. Je hais la guerre, vous entendez, et tous ceux qui la font.

MAURICE. — Alors pourquoi honorer de ta présence un Comité d'accueil pour officiers alliés ?

AZIZA. — Ici, ils ne se battent pas. Ils sont au repos — en vacances — de passage... Et leur ambition n'est pas de se faire tuer à la guerre. Ils me l'ont expliqué. Tenez, eux qui vont gagner *votre* guerre, ce qui les épate vraiment, ce sont les Allemands avec leur V1, leur V2. Un appareil qui se dirige tout seul, sans même un aviateur, et qui détruit tout chez l'ennemi, leur paraît beaucoup plus intelligent que vos charges à la baïonnette avec des gants blancs.

MAURICE. — C'est possible ; mais, cette maison, tu l'as tout de même obtenue à cause de papa.

AZIZA. — Tu as raison, mon fils. Comme femme de fusillé, j'étais prioritaire. Prioritaire pour obtenir une maison toute meublée par une famille volatilisée dans le feu des bombes ou noyée dans un égout crevé, du moins tel est notre espoir... car s'ils revenaient, où irions-nous ? *(Un silence. Puis, à Thérèse :)* A-t-on livré le bois ?

THÉRÈSE. — Quel bois ?

AZIZA. — Du bois que j'ai commandé à un désœuvré pour faire du feu dans la cheminée, ce soir. J'aime beaucoup le feu de bois. Vous ne trouvez pas : c'est très gai, un feu de bois !

Un silence.

THÉRÈSE. — Où devrai-je le faire ranger ?

AZIZA. — Je vais te montrer... et toi, Maurice, viens nous aider à préparer la place.

Ils sortent.

DANIEL. — Dis donc, Bonnet, pendant que nous sommes seuls... Tu sens l'atmosphère de la famille... Alors, ce que tu sais, oublie-le, surtout devant Maurice... Parle-lui de son père le moins possible.

BONNET. — C'est qu'il m'interroge sans arrêt...

DANIEL. — Sois vague, vague... Tu n'avais rien à savoir, tu ne sais rien. Aziza, enfin Mme Mathieu, n'a pas à en savoir davantage. Et moi, je n'étais au courant de rien. Tu entends ? De rien. Et je n'ai jamais rien su. D'ailleurs il n'y a jamais rien à savoir... sauf ce qui va arriver.

BONNET. — Pourtant, si quelqu'un peut être en paix avec sa conscience, c'est bien vous. Monsieur Doublet, vous avez été un héros...

DANIEL. — Non ! Et ça ne regarde personne.

BONNET. — Eh bien, j'ai déjà gaffé.

DANIEL. — Efforce-toi de rattraper ce que tu peux rattraper.

BONNET. — Je crois que j'en ai déjà un peu trop dit.

DANIEL. — Tu expliqueras au petit qu'il t'a mal compris.

BONNET. — Entendu, monsieur Doublet.

Retour de Maurice et d'Aziza.

AZIZA. — Thérèse s'occupe du déjeuner. Naturellement, vous restez tous les deux... sans garantie pour le menu...

MAURICE. — ... déjà connu : rations américaines, vitamines servies à part.

BONNET. — Je vous remercie, madame, mais je dois sortir maintenant.

AZIZA. — Oh ! nous ne déjeunerons pas avant une heure et demie.

MAURICE. — Puis-je vous accompagner, monsieur, et nous reviendrons ensemble.

DANIEL. — Parfait.

AZIZA. — Vous connaissiez Le Havre ?

BONNET. — Oui, madame.

AZIZA. — Alors je vous plains : la première promenade parmi toutes ces ruines ! Moi, je suis tombée à genoux...

MAURICE. — Vous venez, monsieur ?

BONNET. — Mes hommages, madame.

AZIZA. — A tout à l'heure, Maurice.

MAURICE, *avec une ironie lourde.* — O. K.

Sortie de Maurice et de Bonnet.

AZIZA. — Quel sale gosse ! Cher Daniel, je suis lasse, si lasse. Et vivre dans cette ville détruite, lorsqu'on est soi-même détruite, est un cauchemar.

DANIEL. — Quand, de Paris, je vous ai engagée à rentrer tout de suite au Havre, j'ignorais que la ville avait été ravagée par un tel désastre.

AZIZA. — Même si vous m'aviez dissuadée de revenir, je serais revenue. J'étouffais dans ce petit village près de Limoges où vous nous aviez cachés, il y a deux ans. Et les enfants doivent rentrer au lycée. Maurice vous a-t-il demandé conseil ?

DANIEL. — A quel sujet ?

AZIZA. — Je crois qu'il hésite entre la philo et les maths. La date de la rentrée n'est pas encore fixée. Y aura-t-il même une rentrée ? Le lycée de garçons est un tas de cailloux, et du lycée de jeunes filles il reste un bout de terrain vague qui semble maintenant grand comme la main. Ah ! ces rues sans maisons ! ces quartiers aplatis ! je n'en

peux plus, Daniel. Je savais que Le Havre avait été saccagé en trois heures, mais j'espérais, comme une folle, qu'il serait déjà reconstruit. Pourquoi les hommes n'inventent-ils pas d'autres sortes de bombes qui feraient sauter en l'air toutes ces briques et toutes ces pierres que l'on verrait retomber dans l'ordre, les unes sur les autres, remontant les murs à vue d'œil, redressant les maisons, avec toutes les ardoises qui reviendraient, comme une volée d'oiseaux, se poser sur le toit, en un instant... mais, en un instant, les hommes savent tout juste tout détruire.

Entre le Docteur avec une petite table.

LE DOCTEUR. — Oh! Pardon. Je vous croyais seule.

AZIZA, *froide.* — Non, M. Daniel Doublet reste avec nous plusieurs jours.

LE DOCTEUR. — Thérèse m'a dit que vous n'aviez pas de table de chevet près de votre lit. J'ai trouvé celle-ci. Je ne sais naturellement pas à qui elle appartient ; alors, je vous l'apportais.

AZIZA. — Vous êtes très aimable, docteur. Je vous remercie infiniment.

LE DOCTEUR. — Eh bien, je la pose là et je remonte.

AZIZA. — Eh bien, remontez, docteur. Et merci encore. *(Il sort.)* Ah ! celui-là ! Il a été notre voisin de campagne en 1942, quand Charles avait exigé que je me réfugie près d'Yvetot avec les enfants pendant les premiers bombardements.

DANIEL. — Je sais. Et je vous croyais liée d'amitié avec lui.

AZIZA. — Il est lié aussi à une période de ma vie dont je ne veux pas me souvenir, vous entendez, Daniel, dont je ne veux plus jamais me souvenir.

Un silence.

DANIEL. — Je ne sais pas si je suis votre seul ami, Aziza, mais vous êtes ma seule amie. Et si je pouvais vous aider à surmonter votre détresse...

AZIZA. — Vous ne pouvez rien pour moi. Personne ne peut plus rien pour moi. Sinon des inconnus.

DANIEL. — Des inconnus ?

AZIZA. — Avec lesquels je peux chanter, boire, danser, rire... rire sans raison, car je n'ai plus aucune raison de rire, croyez-moi, Daniel. Avec des inconnus pour lesquels je ne suis qu'une passante qui ne sait plus, qui ne veut plus savoir d'où elle vient, et qui va nulle part.

DANIEL. — Aziza !

AZIZA. — J'ai été humiliée. J'ai été offensée.

DANIEL. — Humiliée ? Offensée ?

AZIZA. — Par mon mari. Par Charles ; qui ne m'aimait pas ; qui ne m'a jamais aimée. Daniel, je suis une femme qui a découvert à trente-cinq ans qu'elle n'avait jamais été aimée.

Entre un pauvre homme, extrêmement vieux.

ARMAND. — Je m'excuse infiniment. C'est bien ici, n'est-ce pas, la résidence de M^me^ Mathieu ?

AZIZA. — Que voulez-vous, monsieur ?

ARMAND. — M^me^ Charles Mathieu, sans doute ?

AZIZA. — Oui, c'est moi.

ARMAND. — Je vous salue avec respect, madame. Le journal m'a courtoisement communiqué votre adresse...

DANIEL. — Aziza ! Mais c'est le premier des vieux messieurs !

AZIZA. — Naturellement. Entrez donc, je vous en prie, monsieur.

ARMAND, *à Daniel.* — Le premier ? Vous êtes très aimable. Le premier ! Lorsque dans ma solitude, je pense à moi, c'est plutôt avec le mot « dernier ». Je suis plutôt un survivant, un rescapé. J'appartiens à une excellente famille qui s'est éteinte sous le Second Empire. Depuis il s'est passé tant de choses. Mon père était colonel de zouaves. Et il est mort à Reichshoffen. Héroïquement.

DANIEL. — Chère Aziza, laissez-moi imaginer une rencontre extraordinaire... Cher monsieur, par hasard, vous n'avez pas été un petit soldat en pantalon rouge, en 1870, sauvé par une jeune fille ?

ARMAND. — Ah non ! Je n'ai jamais fait la guerre.

AZIZA. — Je vous en félicite, monsieur.

ARMAND. — J'étais trop jeune en 1870, et trop vieux en 1914. Mais avec leurs nouvelles inventions, ils ont failli m'avoir en 1940.

AZIZA. — Et quel âge avez-vous ?

ARMAND. — Quatre-vingt-sept ans.

DANIEL. — Aziza, vous ne craignez pas que ce soit un peu jeune ?

AZIZA. — Avez-vous, au moins, visité l'Exposition de 1889 ?

ARMAND. — Plusieurs fois. Et j'en ai gardé un excellent souvenir. Ce fut une exposition très réussie et fort admirée à l'étranger.

AZIZA. — Et vous n'avez pas de famille ?

ARMAND. — Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, elle a disparu avec le Second Empire.

AZIZA. — Mais vous-même, depuis, vous n'avez pas fondé...

ARMAND. — Non. Je n'ai jamais rien fondé. J'ai traversé toute ma vie en célibataire.

AZIZA, *à Daniel.* — Un de vos collègues, cher Daniel. A vous qui êtes passionné par l'avenir, monsieur pourra donner des renseignements sur vos prochaines escales. *(A Armand, tout à coup inquiète :)* Mais vous avez quand même un peu l'habitude des femmes ?

ARMAND. — Comme tous les célibataires, madame.

AZIZA. — Est-ce vrai, Daniel ? Qu'en pensez-vous ?

DANIEL. — Monsieur est très convenable.

ARMAND. — Oh ! ma tenue laisse à désirer. Le corps aussi. Chez moi, tout est fatigué.

AZIZA. — Et vous avez bon caractère ?

ARMAND. — Je ne suis pas contredisant.

AZIZA. — Asseyez-vous, monsieur, je vous en prie. Et voici ce que nous attendons de vous...

Entre Mathilde, Armand se lève et salue.

AZIZA, *voyant arriver Mathilde.* — Daniel, ne m'abandonnez pas !

DANIEL. — Approchez, madame Campion. Approchez...

Mathilde reluque Armand.

ARMAND. — Je n'y ai pas fait fortune, mais j'y ai vécu.

MATHILDE. — Je ne comprends pas. Vous ne voulez pas dire qu'Armand Germain ne s'est pas tué d'amour pour moi ?

ARMAND. — Il a essayé. Je vous jure qu'il a essayé.

MATHILDE. — Et alors ?

ARMAND. — Je suis toujours vivant : je vous en demande pardon.

MATHILDE. — Armand aurait manqué son suicide ?

ARMAND. — Au dernier moment. Quand tout était prêt.

DANIEL. — Eh bien, chère Aziza, la petite annonce a très bien fait les choses.

AZIZA. — Mais je n'en demandais pas tant.

DANIEL. — Ça, pour le premier, vous avez eu la main heureuse.

AZIZA. — Vous croyez ?

MATHILDE. — Mais je ne vous reconnais pas du tout.

ARMAND. — Moi non plus. *(A Aziza :)* Auriez-vous conservé quelques photographies de la belle Mathilde des années de 1889 jusqu'à nos jours ? Ça m'aiderait à m'y retrouver, vous comprenez. Une photographie, par exemple, de l'Exposition suivante, celle de 1900. Une autre peut-être de 1914... en sautant à peu près dix ans chaque fois, pour suivre le chemin qu'elle a suivi et ainsi, petit à petit, arriver à aujourd'hui et m'y retrouver. Moi, j'ai mon album. Ce sera plus facile pour elle. Oui, c'est tout ce qui me reste de ma vie. Avec une petite valise, oh ! toute petite, que j'ai laissée au bureau du journal.

MATHILDE, *qui regarde l'album.* — C'est cette photo-là que j'avais gardée de lui, et je le contemplais, immobile, en pleurant, accablée de chagrin. Je dois dire que je le croyais bien mort.

ARMAND. — Moi aussi, je te croyais morte.

MATHILDE. — Et sa mort me faisait honte.

ARMAND. — Et moi, c'était ma vie.

MATHILDE. — Aziza, regarde-le en petit polytechnicien.

DANIEL. — Vous êtes ancien élève de l'École polytechnique ?

ARMAND. — Oui. Quelques-uns, de temps à autre, n'ont pas de chance. Je suis de ceux-là, je n'ai pas eu de chance. Surtout avec les Prussiens. Comme je suis ému, je ne me souviens pas si je vous ai dit que mon père était colonel de zouaves en 1870. Alors, vous pensez ! Les zouaves, en 1870. En 1914 je n'ai pas eu plus de chance. Revenu en France, je dirigeais une petite banque ; j'avais laissé pousser ma barbe pour inspirer confiance à mes clients. Malgré cela, en 1918, j'étais rincé. Mais alors, là, rincé.

MATHILDE. — Aziza, que m'arrivait-il, à moi, en 1918 ?

AZIZA. — En 1918 ? C'est l'année de la mort de grand-père.

MATHILDE. — Tu crois ?

ARMAND. — Moi, j'achetais des marks, des marks allemands. Ils valaient 25 sous et ma banque les achetait 8 sous. Théoriquement, c'était une bonne affaire. Une affaire à la Rothschild. Seule-

AZIZA. — Vous vous souvenez, grand-mère, la grande nouvelle, ce matin, dans les cartes... Eh bien, elle était vraie !

ARMAND. — Si vous vouliez me présenter...

DANIEL. — Un collègue, chère madame, un collègue !

AZIZA. — Oui, un futur centenaire comme toi.

DANIEL. — Qui connaît l'Exposition de 1889.

AZIZA. — Célibataire.

DANIEL. — Et son père était colonel de zouaves.

AZIZA. — A la guerre de 1870 !

DANIEL. — Alors, vous en aurez des choses à vous raconter !

AZIZA. — Vous comprenez, monsieur... parfois grand-mère s'ennuie...

DANIEL. — Elle n'avait plus personne à qui parler...

AZIZA. — Et ce matin, dans les cartes, trois fois de suite, j'avais vu l'arrivée de monsieur...

MATHILDE. — Tonnerre de Brest ! Si j'avais encore mes deux cannes, je vous les casserais sur le dos.

ARMAND. — Laissez-moi m'expliquer, Mathilde... car vous ne pouvez être que Mathilde, n'est-ce pas ?

MATHILDE. — Mathilde ? Mathilde ? *(Aux autres :)* Mais je vous défends de laisser traîner mon nom dans cette vieille bouche.

ARMAND. — Vous n'allez pas me chasser, Mathilde, je n'ai plus que vous sur la terre.

AZIZA. — Vous vous connaissez ?

MATHILDE. — Quelle est cette manigance ? Mais j'ai toute ma tête, et je suis bien certaine de n'avoir jamais rencontré ce vieillard en lambeaux.

ARMAND. — Elle était belle, elle était douce, elle était le bonheur jusqu'au jour où elle m'a désespéré.

MATHILDE. — Où avez-vous déniché ce saltimbanque ? Que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu...

ARMAND. — Dans cet état. Mais vous ne pouvez pas avoir oublié Armand Germain ?

MATHILDE. — Qui êtes-vous pour oser prononcer son nom devant moi ? Son père ?

ARMAND. — Son père ? Mais il est mort héroïquement en 1870, colonel de zouaves, à Reichshoffen.

MATHILDE. — Qui êtes-vous, pour oser me demander des comptes, maintenant que je suis vieille ? Son frère ?

ARMAND. — Je n'ai jamais eu de frère.

MATHILDE. — J'interdis à quiconque de me parler d'Armand. Il est le remords de ma vie...

ARMAND. — N'ayez plus de remords, Mathilde ; je ne me suis pas tout à fait tué d'amour en 1889. Oh ! quand je vous ai écrit que j'allais mourir, je le croyais, moi aussi. J'ai vraiment cru moi-même à mon suicide. Tout était prêt. La chambre d'hôtel. Les volets clos. La bougie tremblante. Le testament. Le pistolet chargé et la lettre qui vous annonçait ma funeste détermination. Mais pour être certain que ma lettre vous parviendrait après ma mort, je suis allé la porter moi-même chez votre concierge, et, alors, je ne suis pas rentré à l'hôtel. Pris de panique, j'ai couru à la gare de Lyon. Le lendemain je trépignais dans le port de Marseille et je me suis retrouvé à Madagascar.

MATHILDE. — A Madagascar ?

ment, au lieu de remonter à 25 sous, ils sont retombés à zéro. Et avec des milliards j'ai été ruiné. Je suis resté avec 18 kilos de papier. Comme j'avais déjà soixante ans, le courage m'a manqué et je me suis laissé aller. Et je croyais toujours que j'allais mourir. Je n'ai jamais eu une très bonne santé ! Alors, pour vivre, j'ai copié des adresses... Et pour toute cette période je n'ai pas de photographies. Mais quand la guerre a recommencé j'ai cru que la chance tournait. Toutefois j'aurais dû me méfier, c'était encore avec des Prussiens. Oui, ils m'ont demandé de travailler avec eux. Moi, tu te rappelles, Mathilde, j'ai toujours aimé le travail. Alors ils me faisaient vendre, acheter, revendre des wagons entiers, et, à la fin, des trains entiers de je ne sais quoi, et il paraît que j'ai gagné des millions, des vrais. Enfin des presque vrais. Seulement les Prussiens sont canailles. Quand j'ai réclamé mon dû, au lieu de me payer, ils m'ont fourré en prison pour marché noir. Et je n'ai pas touché un sou. Que dites-vous du bouillon ? Et je sors tout juste de prison. Oh ! ce n'est pas déshonorant. Cette fois, c'est comme victime que j'ai été arrêté, mais quelle drôle de guerre !

MATHILDE. — Oh ! moi, à leur guerre, je n'y ai rien compris. Et toi ?

ARMAND. — Moi non plus. Mais eux non plus.

MATHILDE. — Et ce qu'ils nous auront embêtés.

ARMAND. — Et ce n'est pas fini.

MATHILDE. — Mais, Aziza, tu m'as dit que c'était remonté vers le Nord.

ARMAND. — Oui, mais ça redescendra.

MATHILDE. — Ah ! non.

ARMAND. — Ça redescend toujours ! Sous une autre forme ; comme pour la maladie. Tenez, la tuberculose...

MATHILDE. — Je suis passée au travers.

ARMAND. — Moi aussi. Mais quand ils ont appris à la guérir, alors il y a eu l'autre maladie. Vous savez ce que je veux dire. Je suis passé aussi au travers... Et il paraît qu'ils la guérissent maintenant, seulement c'est redescendu sous une autre forme : le cancer. Et je vous parie qu'il existe déjà, toute prête à sortir, une nouvelle maladie pour l'année où ils sauront guérir le cancer.

MATHILDE. — Mais nous deux, on a passé l'âge du cancer.

ARMAND. — Oh ! nous, on a passé l'âge de tout. On n'a plus que la mort à craindre. *(Ils rient.)* Tu as peur, toi ?

MATHILDE. — J'ai encore le temps d'y penser. Je ne serai centenaire que dans cinq ans. Et toi, tu as peur ?

ARMAND. — J'ai toujours eu peur. C'est même ce qui m'a sauvé quand j'ai voulu mourir pour toi.

MATHILDE. — Jusqu'ici je n'ai pas eu de grands malheurs. Et quelquefois je me demande ce que l'avenir me réserve.

ARMAND. — Moi, si j'avais su que je devais finir centenaire... Mais si vous me gardez...

MATHILDE. — Je pense bien qu'on te garde !

ARMAND. — J'ai un régime à suivre ; le soir, juste une tasse de lait. Vous avez du lait, ici ?

MATHILDE. — On partagera le mien. D'abord, enlève ton pardessus.

ARMAND, *à Aziza.* — Alors, vous croyez que ça va bicher ?

AZIZA. — Si ça biche ? Ça biche au delà de toute espérance !

Daniel accroche le pardessus et le chapeau d'Armand.

MATHILDE. — Et pourtant, je croyais bien l'avoir enterré.

ARMAND. — Oh ! je l'ai échappé belle ! Cette nuit-là, c'est un miracle que je ne sois pas tombé dans le trou.

DANIEL. — Et cette nuit-là, vous aviez vraiment la volonté de mourir ?

ARMAND. — Sait-on jamais à quelle distance on est de la mort ? Voilà, j'avais vraiment envie de me tuer, mais à la condition de pouvoir venir après dire à la belle Mathilde — tu te souviens qu'on t'appelait « la belle Mathilde ? » — « Je viens de mourir pour toi. » *(Aux autres :)* Je suis sûr qu'alors elle m'aurait aimé.

MATHILDE. — Mais je t'aimais. Je n'ai aimé que toi durant ma vie.

ARMAND. — Oui, mais tu ne te serais plus refusée.

MATHILDE. — Oh ! non ! ça, c'est vrai : si j'avais su que tu allais te tuer !

DANIEL. — Parce que vos amours furent chastes ?

ARMAND. — Hélas !

MATHILDE. — Je l'ai regretté après, tu sais... Mon petit coco.

ARMAND. — Oui, tu m'appelais : ton petit coco.

MATHILDE. — Mon petit coco.

ARMAND. — Ton petit coco.

MATHILDE. — Et plus tard, quand mes filles disaient à leurs enfants : « Allons, mon petit bonhomme, mange ton coco, il vient d'être frais pondu », je te voyais apparaître avec, dans la tête, un trou plein de sang.

AZIZA. — Et pourquoi, monsieur, avez-vous frôlé ce suicide ?

ARMAND. — J'étais jeune ; et elle me donnait tout juste ses mains à embrasser, en me disant : « Elles, je peux te les abandonner, mon mari ne les embrasse plus. »

AZIZA. — Ainsi, grand-mère, vous avez été fidèle à grand-père ?

MATHILDE. — Oui.

ARMAND. — Et cette fidélité à son mari me brûlait le sang. Puis, si j'ose dire, mon suicide m'a permis de vivre. La pensée que tu me croyais mort, disparu d'entre les vivants, reposait ma jalousie. C'est curieux, n'est-ce pas ?

MATHILDE. — Mon petit coco !

ARMAND. — Laisse-moi compter. Depuis 1889 — onze et quarante-quatre — cinquante-cinq années que nous ne nous étions pas vus !... Et qu'es-tu devenue après ma mort — je veux dire après mon suicide — enfin, quand j'ai cru me suicider ?

MATHILDE. — Je pleurais quand j'étais seule, n'osant parler de ta mort à personne. Puis quand d'autres hommes m'ont courtisée...

ARMAND. — Elle était si belle.

MATHILDE. — ...à cause de toi, je méprisais

leurs hommages. Je pensais : ils ne sont pas dignes d'une femme qui a inspiré un tel amour.

AZIZA, *à Daniel.* — Eh bien, sans le vouloir, quel service il a rendu à grand-père.

MATHILDE. — Oui, au début, parce que ensuite j'ai eu tellement peur que d'autres hommes suivent son exemple que j'ai fermé les yeux et que je leur ai laissé faire tout ce qu'ils voulaient. Je tenais avant tout à ma tranquillité et à m'épargner les remords d'un autre suicide.

AZIZA. — Grand-mère ! Vous !

MATHILDE. — Eh bien, quoi ! Grand-mère ! Quoi, grand-mère ! En ce temps-là, je n'étais pas grand-mère !

ARMAND. — Ainsi, parce que je m'étais tué d'amour pour toi tu as donné à d'autres tout ce que tu m'as refusé — tous ces gestes de toi dont je rêve encore, parmi des cauchemars. Et c'est à cause de moi que d'autres hommes t'ont tenue dans leurs bras, alors que moi...

MATHILDE. — Ne te fâche pas, mon petit coco. J'ai tant prié pour toi.

ARMAND. — Je n'avais pas besoin de prières !

MATHILDE. — Armand, tu as été le plus grand souci de ma vie.

AZIZA. — Moi qui craignais tant la vieillesse, Daniel, je prendrais volontiers aujourd'hui l'âge de grand-mère pour avoir été aimée comme elle l'a été.

ARMAND. — Ce n'est pas moi que j'aurais dû tuer, mais ton mari, et t'enlever !

MATHILDE. — Armand !

AZIZA. — Vous avez rêvé d'assassiner grand-père ?

ARMAND. — Non, madame. *(A Daniel :)* Car je suis, hélas ! d'une époque où des intellectuels pauvres se posaient cette question : « Pour devenir riche ai-je le droit de faire mourir, en Chine, un mandarin inconnu ? » Et ils répondaient : « Non. » Aujourd'hui ? Et je te tue et je te retue, et je te fusille et je te torture, et je t'assassine et je te rançonne, et je te dénonce, et je te bombarde, et je te coule, et je t'incinère, et je te pends tout vivant à la douzaine, à la centaine, par milliers, par millions. Aujourd'hui, je te jure bien que tu aurais été à moi, ma belle Mathilde. Ton mari ? Je l'aurais dénoncé aux Allemands ; ils l'auraient embarqué. Et le tour était joué. A moi, la belle Mathilde.

AZIZA. — Quelle horreur !

ARMAND. — Le moins que l'on puisse dire, c'est que je n'ai pas eu l'étoffe d'un précurseur.

DANIEL. — Je vous en félicite, monsieur, mais ne le regrettez pas !

ARMAND. — Comme un idiot, quand j'ai eu à choisir qui je voulais tuer, c'est moi que j'ai choisi. Et il est beaucoup plus difficile de se tuer soi-même que de tirer sur un autre. Voilà pourquoi il n'y a pas eu de mort dans mon histoire. Et comment s'appelait celui qui a pris ma place ?

MATHILDE. — Je ne sais plus. Je te jure que je ne sais plus. Je ne me souviens que de toi, de toi tout seul.

AZIZA. — Grand-mère parlait encore de vous ce matin. N'est-ce pas, Daniel ?

ARMAND. — Et combien y en a-t-il eu en tout ?

MATHILDE. — Plusieurs.

AZIZA. — Grand-mère !

MATHILDE. — Tu m'en reparleras quand tu seras centenaire à ton tour, toi !

AZIZA. — Et grand-père l'a su ?

MATHILDE. — Mais non.

AZIZA. — Il n'a jamais rien deviné ?

MATHILDE. — Il construisait des chemins de fer, très loin.

AZIZA. — Et quand vous avez été vieux, tous les deux, tu lui as avoué...

MATHILDE. — De mon temps on ne racontait pas ces histoires-là à son mari.

AZIZA. — Grand-mère, n'avez-vous jamais eu de remords ?

MATHILDE. — J'allais me confesser régulièrement.

AZIZA. — Et papa n'a jamais rien su ?

MATHILDE. — Ton père ? Il n'était pas né !

ARMAND. — Tu te rappelles, Mathilde ? Tu me disais : « Si je te cédais et que nous ayons un enfant ! » Et alors elle éclatait de rire, car elle riait. Et elle chantait aussi. Tu te souviens ?

MATHILDE. — Et notre enfant aurait pu être ton père !

AZIZA. — Mais papa était né. En 1889 il avait quatre ans.

MATHILDE. — Tu crois ? C'est bien possible.

ARMAND. — Et elle chantait. Tu te souviens : *Frou-Frou.*

MATHILDE. — Oui, ce fut notre chanson.

AZIZA. — *Frou-Frou ?* Vous l'avez chanté le jour de mon mariage.

MATHILDE, *à Armand.* — Tu vois que je me souvenais toujours de toi.

AZIZA. — Pour toute la famille, c'était la chanson de grand-mère. *Frou-Frou. (A Armand :)* C'était vous, Frou-Frou *(Au piano, Aziza arpège et commence à chanter.)* Daniel, vous achèterez des violettes, nous allumerons ce soir un feu de bois, et nous écouterons leur histoire d'amour en imaginant la tour Eiffel toute neuve... *Frou-Frou...*

Armand chantonne, Malthide aussi. Et Aziza reprend la chanson au piano. Entrent Bonnet et Maurice.

MAURICE, *exaspéré par l'attitude de sa mère.* — Et tu chantes !

AZIZA. — Oui, figure-toi, je chante.

MAURICE, *à Bonnet.* — Vous le voyez, ma mère est une femme pleine d'entrain, à la joie communicative.

AZIZA. — Et le déjeuner n'est pas prêt ! Daniel vous dira, monsieur, que j'ai des excuses si rien n'est prêt ; car je crains bien, en vérité, que rien ne soit prêt. Thérèse !

DANIEL. — Nous allons tous vous aider, Aziza.

Thérèse arrive.

AZIZA. — Alors, le déjeuner, mon chou ?

MATHILDE. — Thérèse, viens me coiffer. Je veux me faire belle.

DANIEL, *à Maurice.* — Alors, tu ne comprends rien ? Mais c'est le premier des vieux messieurs.

AZIZA. — Et il convient parfaitement. Au delà de toute espérance.

MATHILDE. — Accompagne-moi, Armand, pour choisir ta chambre.

ARMAND. — Mais volontiers, mon bijou.

MATHILDE. — Et tu me laveras le visage à l'eau chaude, Thérèse.

AZIZA. — Thérèse, si tu t'occupes de grand-mère, qui mettra la table ?

MATHILDE. — Mais toi, Aziza, toi.

Mathilde sort avec Thérèse, suivie d'Armand qui salue.

AZIZA, *à Bonnet.* — Vous allez m'excuser, monsieur. Toi, Maurice, offre un verre de vin. Je crois qu'il y a une bouteille dans le buffet. *(A Daniel :)* D'ailleurs, vous avez sûrement des choses à vous dire tous les deux.

MAURICE, *furieux.* — Non, ils n'ont rien à se dire. M. Bonnet n'était pas venu voir parrain. Il ignorait même sa présence chez nous. C'est toi qu'il était venu voir.

AZIZA. — Moi ?

Elle regarde Bonnet qui se tait.

MAURICE. — Oui, M. Bonnet est le « terroriste » qui a été condamné à mort en même temps que papa.

Un silence.

AZIZA. — Vous êtes marié, monsieur ?

BONNET. — Non, madame.

AZIZA. — Alors, vous aviez le droit d'agir comme il vous plaisait.

MAURICE. — M. Bonnet accompagnait papa la nuit de l'arrestation.

AZIZA. — Est-ce mon mari qui vous avait entraîné dans cette aventure ?

BONNET. — Non, madame.

AZIZA. — Ce serait vous ?

BONNET. — Nous nous sommes rencontrés, sans nous connaître, pour accomplir par ordre une mission...

AZIZA. — Et les Allemands ne vous ont pas fusillé ?

BONNET. — J'ai été gracié. C'est-à-dire déporté dans un camp, en Allemagne, mais j'ai pu m'évader pendant le trajet.

MAURICE. — Et M. Bonnet a pris la peine, sorti avant-hier du maquis où il se cachait, de venir ici pour te donner les dernières nouvelles de papa vivant, et...

AZIZA. — Allez-vous-en, monsieur, partez. Je ne veux rien écouter, rien entendre. Allez-vous-en tous. Je veux rester seule, toute seule dans cette maison qui n'est à personne, avec mon humiliation, et...

MAURICE. — Ton humiliation ? Eh bien, moi, je suis fier de papa.

AZIZA.— Va-t'en, toi aussi. *(Crise de larmes. Un coup de klaxon. Aziza va à la fenêtre et écoute une voix lointaine et étrangère.* « Hello ! Aziza... etc. » *Aziza, au Chauffeur de la voiture :)* Quoi ? Tout de suite. O. K., O. K. *(Aux autres :)* Déjeunez comme vous pourrez. Excusez-moi, je dois sortir.

DANIEL, *retenant Aziza.* — Aziza, vous ne pouvez pas sortir dans cet état.

Elle le regarde à travers ses larmes.

AZIZA. — Quelle importance cela peut-il bien avoir ?

DANIEL, *retenant toujours Aziza.* — Allez tous les deux aider Thérèse dans la cuisine ! Maurice, laisse-moi seul avec ta mère.

Ils sortent.

DANIEL. — Aziza, vous voulez continuer de vivre. Alors, surmontez votre chagrin.

AZIZA. — Je n'ai pas de chagrin. Vous ne pouvez pas me comprendre.

DANIEL. — Pourquoi ?

AZIZA. — Vous êtes célibataire. Vous n'avez jamais aimé un autre être, tout au moins avec le désir de lier votre vie à la sienne pour toujours.

DANIEL. — Qu'en savez-vous ?

AZIZA. — Alors, vous auriez préféré je ne sais quel devoir imaginaire à votre devoir de père de famille et à l'amour de votre femme ? Enfin, Daniel, si vous m'aviez aimée, si mes enfants avaient été les vôtres, vous seriez parti ainsi seul, un soir, vous faire tuer ? J'avais en Charles une confiance totale, entière. Nous avions été jeunes ensemble. Je voulais devenir vieille près de lui. Il n'avait pas le droit de risquer sa vie sans ma permission, sans mon accord.

DANIEL. — Que vous lui auriez refusé !

AZIZA. — Charles s'est conduit avec moi comme un tricheur. Sa mort est une trahison.

DANIEL. — Pourquoi toujours juger les autres ?

AZIZA. — Les autres, les autres ; que m'importent les autres ! Mais Charles avait-il le droit de m'abandonner pour aller, sans une confidence, au devant de la mort, dans la nuit ?

DANIEL. — Un problème d'homme s'est posé à sa conscience, et...

AZIZA. — Un problème d'homme ! Il n'y avait qu'un problème pour Charles : me rendre heureuse. Et pour cela vivre. Comme risque, les bombes qui lui tombaient sur la tête ne lui suffisaient pas ? Je savais qu'il détestait la guerre, comme moi, et qu'il n'aimait pas les nazis, comme moi. Mais qu'avait-il besoin de jouer à l'espion et de vouloir faire sauter les sous-marins d'Hitler ? Quand vous êtes arrivé, le lendemain, pour me faire déménager de peur que les Allemands ne m'arrêtent avec les enfants, je ne comprenais pas. Vous vous rappelez, Daniel, que la veille j'avais tout fait pour emmener Charles avec moi à la campagne. Il semblait si découragé par la destruction de notre maison — du moins, c'est ce que j'avais cru — après j'ai compris. S'il ne m'a pas accompagnée en dépit de mes supplications, c'est que, ce soir-là, il avait un rendez-vous secret où la Gestapo allait s'emparer de lui. Mais ce soir-là, où vous êtes restés seuls tous les deux, il ne vous a rien confié à vous, un homme, puisque ce sont des problèmes d'homme ?

DANIEL. — Non. Rien.

AZIZA. — Daniel, vous pouvez imaginer que l'on ne vit pas quinze années côte à côte sans crises d'humeur, petits mensonges, gestes stupides, paroles qu'on ne voudrait pas avoir dites. Et dont on pense : « Plus tard, je lui en demanderai pardon. » Et tout à coup cet homme tant aimé vous laisse toute seule, dans votre vie, avec vos remords qui ne peuvent plus s'apaiser parce qu'il n'est plus

là pour vous dire : « Mais non, mon pauvre chou, ce n'est rien, tu as rêvé. » Je ne pourrai plus jamais lui dire : « Ce jour-là, j'étais folle, tu aurais dû me comprendre ; et tu vas me comprendre, parce que tu m'aimes et que je vais t'expliquer. » On ne peut plus rien expliquer aux morts. Ce sont des sourds, de terribles sourds qui nous abandonnent dans nos désespoirs de vivants. Si je ne m'étais pas réfugiée à la campagne, rien de tout cela ne serait arrivé, car je l'aurais empêché de se lier avec des terroristes...

DANIEL. — Et si vous étiez restée au Havre, et que vous soyez morte avec vos deux enfants, dans votre cave démolie, c'est lui qui, aujourd'hui, serait plein de remords. Seul sur la terre et vraiment seul. Car vous, vous avez encore vos enfants...

AZIZA. — Qui vont grandir comme je vais vieillir et qui me quitteront quand ma vie sera bouclée. Non. C'est Charles qui devrait être là, près de moi. J'aimais Charles. Je lui aurais tout pardonné, tout, même des trahisons d'homme. Mais je ne lui pardonnerai jamais d'être mort torturé. Voilà le dernier souvenir qu'il m'aura laissé sur la terre: un terrible cri d'horreur. Je ne veux plus qu'on me parle de Charles. Il est mort sans même m'écrire une lettre d'adieu. Et les Allemands permettaient aux fusillés d'écrire une dernière lettre.

DANIEL. — Ce droit a pu lui être refusé. Qu'en savez-vous ?

AZIZA. — Et même si sa mort avait avancé d'une heure le départ des Allemands, ne pouvait-il pas les supporter une heure de plus, et vivre ! Mais non. Charles a voulu être un héros, alors que je voulais être heureuse. Tout simplement heureuse. Maintenant, puisque je ne serai plus jamais heureuse, je veux au moins rire et danser, et chanter, avec n'importe qui, n'importe comment, pour oublier, comme une folle.

DANIEL. — Pourquoi comme une folle ?

AZIZA. — Pour oublier que je suis une femme qui n'a pas été aimée. Même la vieille Mathilde a été aimée. Et dans sa vie, si un homme a essayé de mourir, c'était d'amour pour elle. Moi, personne ne m'aime.

DANIEL. — Charles vous aimait, Aziza. Et il n'était pas le seul à vous aimer.

AZIZA. — Et qui d'autre m'aimait ?

DANIEL. — Et vous aime encore. Et voudrait tant que vous soyez heureuse.

AZIZA. — Et qui ? Et qui ?

DANIEL. — Aziza, je ne me suis jamais marié, parce que je vous aime depuis que je vous connais.

AZIZA. — Daniel !

DANIEL. — Si je suis le parrain de vos enfants, c'est ma façon de pauvre d'avoir comme une manière d'enfants avec vous.

AZIZA. — Daniel ! Vous m'aimez ?

DANIEL. — Depuis quinze ans. Si je n'ai pas assisté à votre mariage, ce n'est pas à cause de mon concours d'agrégation, comme je l'ai dit à Charles, mais parce que je vous aimais déjà et que ma souffrance eût été trop visible ce jour-là.

AZIZA. — Mais comment ne l'ai-je jamais deviné ?

DANIEL. — Je l'espère bien.

AZIZA. — Pourquoi ne l'avez-vous jamais laissé paraître ?

DANIEL. — Vous aimiez Charles... Vous étiez mariée, Aziza...

AZIZA. — Mais c'est impossible. Aujourd'hui, je suis une femme perdue...

DANIEL. — Regardez-moi. Je vous jure que je vous ai aimée d'un grand amour.

AZIZA. — Daniel !

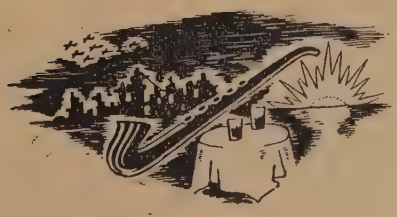
DANIEL. — Depuis quinze ans ! Et maintenant, vous voulez que nous attendions l'âge de la vieille Mathilde et du vieux célibataire pour parler de notre avenir.

AZIZA. — Daniel ! Vous m'aimiez ?

DANIEL. — Oui, Aziza. Plus que tout au monde. Et j'ai tout sacrifié à cet amour, même aujourd'hui le serment que je voulais tenir de me taire, de me taire jusqu'à la fin.

AZIZA. — Daniel !

RIDEAU



ACTE II

Après le déjeuner. Maurice, Bonnet, Daniel et assis, fumant un petit cigare, Armand.

ARMAND. — Ainsi, vous êtes monsieur Daniel Doublet, oui, oui, oui, le professeur de lycée, le professeur d'histoire et géographie... Comme c'est curieux...

DANIEL. — Que jugez-vous là de si curieux ?

ARMAND. — Le monde est petit, monsieur ! le monde est petit !

LA VOIX DE MATHILDE. — Armand ! Armand !

ARMAND, *dans la direction de Mathilde.* — Oh ! laisse-moi fumer mon ninas en paix. *(A Daniel :)* Et qui commande ici ?

MAURICE. — C'est moi, monsieur.

ARMAND. — Vous ? Oui... Mais qui tient les cordons de la bourse ? Enfin, la vieille Mathilde a-t-elle de l'argent à elle, rien qu'à elle ?

LA VOIX DE MATHILDE. — Armand ! Armand !

ARMAND. — Et sa voix est cassée comme le reste.

Entre Mathilde.

MATHILDE. — Je suis toute seule, mon petit coco.

ARMAND. — Mais je fume.

MATHILDE. — Fume ! Fume ! Et je pensais, pour le printemps, je t'achèterai une petite voiture.

ARMAND. — Automobile ?

MATHILDE. — Non. Comme la mienne. Parce que, quand nous irons nous promener, je ne veux pas que tu aies l'air de me pousser. Tandis que chacun dans notre voiture, côte à côte... D'abord ce sera plus pratique pour se parler...

ARMAND. — Mais la ville est défoncée par les bombes. C'est plein de trous.

MATHILDE. — On leur dira de les boucher. Ils nous embêtent avec leurs histoires.

Entre Thérèse.

THÉRÈSE. — Maman n'a pas mangé. Elle a tout juste bu un verre d'eau minérale.

DANIEL. — Laisse ta mère se reposer.

MAURICE. — Oui. Elle en a besoin, car si elle s'est levée ce matin un peu tard, sa nuit a quand même été fort courte. Oui, oui, je sais ce que je dis : elle est rentrée à l'aube, comme on dit dans les romans.

MATHILDE. — Viens avec moi, je voulais te demander : dans ton entresol au Champ-de-Mars...

ARMAND. — Mais je n'ai jamais eu d'entresol au Champ-de-Mars.

MATHILDE. — Mais si, mais si, toujours plein de violettes...

ARMAND. — Je ne t'ai jamais offert que des lis.

MATHILDE. — Oh ! oui, j'avais oublié les lis... Et derrière les lis, je retrouve ta si jolie petite moustache blonde... Ah ! pourquoi as-tu voulu mourir... Et disparaître pendant cinquante ans. Aujourd'hui nous n'avons plus que cinq années à vivre ensemble. Au moins profitons-en, mon petit coco. Allons, viens, d'ailleurs tu es là pour ça.

ARMAND. — Ah ! c'est juste. Monsieur, avec mes excuses... Je vais travailler. Je te suis, Mathilde, je te suis.

Ils sortent.

MAURICE. — Alors voici ce que je voulais vous dire. J'ai pris ma décision. Thérèse la connaît : je vais m'engager dans la 2e division blindée.

DANIEL. — Mais tu es tombé sur la tête, mon vieux Maurice.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que je t'ai dit !

MAURICE. — J'en ai assez d'attendre ma mère toute la nuit à ma fenêtre, pour la voir rentrer quand le jour se lève.

DANIEL. — Et toi, au moins, tu ne pourrais pas dormir ?

MAURICE. — Cette nuit, enfin ce matin, elle est rentrée dans une Jeep, une Jeep conduite par un chauffeur, ce qui m'a épargné la vue du baiser d'adieu. Le bel officier n'aura pas eu la courtoisie de se rhabiller pour reconduire chez elle sa charmante conquête.

THÉRÈSE. — Maurice ! Comment oses-tu inventer de pareilles horreurs !

MAURICE. — Quand tu seras mariée je te ferai un dessin. Mais enfin, parrain, la conduite de ma mère ne vous fait pas honte quand tout à coup vous revoyez mon père vivant ?

DANIEL. — Ta mère a toujours été une femme irréprochable, pourquoi veux-tu qu'elle change ? Elle essaie de revivre, de se reposer de son chagrin. Sois calme, patient, et bientôt tout rentrera dans l'ordre.

MAURICE. — Vous, vous excusez tout le monde. Pour vous, tout le monde est innocent... Ma parole, je ne saurais pas ce que vous avez fait, je vous dirais des injures.

DANIEL. — Qu'est-ce que j'ai fait ?

MAURICE. — Vous étiez avec papa dans la lutte.

DANIEL. — Qu'est-ce que tu chantes ?

THÉRÈSE. — M. Bonnet nous l'a dit...

DANIEL. — C'est que vous n'avez rien compris à ce qu'il vous a raconté. N'est-ce pas, Bonnet ?

MAURICE. — Vous ne voulez pas que maman sache que vous étiez dans le coup, parce que si elle l'apprenait, elle serait capable de vous mettre à la porte. C'est ça ? Non ? Eh bien, moi, je suis fier de mon père.

DANIEL. — Tu as raison, mon petit. Ton père est mort comme un héros. Mais moi, j'ai tout ignoré.

THÉRÈSE. — Quand vous avez pu vous évader de Compiègne papa était déjà fusillé ?

BONNET. — Je crois.

MAURICE. — Mais, en prison, vous avez pu bavarder avec lui ?

BONNET. — Je ne connaissais pas votre père. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois le soir de notre arrestation. Nous nous sommes vus surtout durant le procès.

MAURICE. — Qu'a-t-il dit aux Allemands ?

BONNET. — Nous n'avions rien à leur dire.

THÉRÈSE. — Mais à vous ? Pas un mot ? Pas une parole ?

BONNET. — Non.

THÉRÈSE. — Et quelle était son attitude ?

BONNET. — Il semblait déjà dans un autre monde.

THÉRÈSE. — Pauvre papa, il n'a même pas obtenu l'autorisation d'écrire une dernière lettre à maman.

MAURICE. — En tout cas, nous ne l'avons pas reçue. Et je vais aller la chercher chez eux ! Et venger l'assassinat de mon père !

THÉRÈSE. — Papa est mort. Ça suffit pour la famille. Moi, j'ai besoin de toi.

BONNET. — Écoutez votre sœur et votre parrain. Rentrez au lycée faire votre philo ou vos maths, et l'année prochaine...

MAURICE. — L'année prochaine, la guerre sera finie.

BONNET. — C'est quand cette guerre-ci sera finie que la véritable bataille commencera.

THÉRÈSE. — Encore ? Eh bien, ne dites pas cela non plus à maman.

MAURICE. — Une autre bataille ? Entre qui et qui ?

BONNET, *il hésite.* — Entre... entre... la vieillesse et la jeunesse.

MAURICE. — Oh ! ne parlez pas de vieillesse dans cette maison. Nous étions servis, et nous voici comblés.

BONNET. — Je parle de la jeunesse et de la vieillesse du monde.

MAURICE. — La question n'est pas là pour moi. Ils ont fusillé mon père, je veux aller chez eux les fusiller à mon tour.

BONNET. — Venger votre père, comme Rodrigue ?

MAURICE. — Pourquoi pas ?

BONNET. — Vous êtes un petit bourgeois. En vérité, vous voulez vous engager dans une division blindée parce que votre mère danse le soir avec des Américains. Vous pourriez tout aussi bien décider de jeter une bombe dans le mess du Cercle des officiers.

MAURICE. — Non, non. Je veux m'engager et je m'engagerai pour continuer la lutte commencée par mon père.

BONNET. — Quand j'ai commencé à lutter contre les nazis, moi aussi j'étais un sentimental. Je luttais parce qu'ils étaient les maîtres et que j'étais l'esclave. Durant la lutte j'ai rencontré des camarades. Certains croyaient en Dieu. Ils étaient entrés dans le combat pour les mêmes raisons que moi. Quand ils étaient pris ils chantaient d'impatience et de bonheur. Ils ne pensaient plus qu'à Dieu qui allait surgir derrière l'éclair des fusils. Et j'ai connu d'autres camarades qui ne croyaient pas en Dieu. Ceux-là, ils croyaient au bonheur des hommes sur la terre. Et quand on les fusillait, ils souriaient aussi devant les fusils, et je ne comprenais pas comment ceux qui croyaient que la rafale des balles les endormirait pour toujours pouvaient — comme les autres — mourir le sourire aux lèvres. Mais ils souriaient parce qu'ils avaient lutté jusqu'à la mort pour le bonheur de ceux qui allaient naître.

THÉRÈSE. — Et sans espoir d'aucune récompense, ils donnaient leur vie pour le bonheur des autres ?

MAURICE. — Et c'est ainsi qu'est mort mon père ?

BONNET. — Il s'agit de savoir comment vous allez vivre. Voilà ce qui compte : donner un sens, une direction, une signification à sa vie. C'est cela le bonheur.

THÉRÈSE. — Même s'il y a risque de mort ?

BONNET. — Il y a toujours risque de mort puisque nous sommes tous mortels. La mort n'est pas un problème. C'est la conquête du bonheur sur la terre qui est un problème. Et voyez-vous, mademoiselle, il faut s'oublier dans cette pensée : un jour, grâce à moi, il y aura moins d'injustice sur la terre.

MAURICE. — Et vous avez parlé de toutes ces choses avec mon père ?

BONNET. — Non.

THÉRÈSE. — Et papa a voulu mourir pour le bonheur des autres ?

MAURICE. — Et lorsqu'ils l'ont fusillé, vous croyez, parrain, qu'il avait un sourire sur les lèvres ?

DANIEL. — Je l'espère.

THÉRÈSE. — Et il y a des livres, monsieur, qui expliquent toutes les choses dont vous venez de parler ?

BONNET. — Mais oui.

THÉRÈSE. — Vous m'en prêterez ?

BONNET. — Mais oui, et je vous les expliquerai.

DANIEL, *à Thérèse.* — Eh bien, il ne manquait plus que cette chanson au bonheur de ta mère. *(A Bonnet :)* Ce que vous pouvez être contagieux !

BONNET. — Pas tellement, puisque vous, vous ne voulez pas être des nôtres.

DANIEL. — Moi aussi, je suis un petit bourgeois. Tu le sais bien ?

BONNET. — Mais non.

DANIEL. — Et je n'ai pas la foi.

BONNET. — Mais ce n'est pas une question de foi ! Une analyse objective...

DANIEL. — Écoute, mon vieux, toi, tu crois au bonheur...

BONNET. — Pour plus tard, oui, et pour les autres... mais cette conviction m'offre, à moi aussi, le bonheur.

THÉRÈSE. — C'est merveilleux.

DANIEL. — Et moi, vois-tu, je parviens à vivre tranquille depuis que je n'espère plus rien, ni pour moi ni pour les autres.

Entre Armand.

ARMAND. — Votre mère, mademoiselle, doit être réveillée, car elle vous appelle. Quant à Mathilde, je l'ai endormie.

THÉRÈSE. — J'y vais. Et toi, Maurice, suis les conseils de M. Bonnet et de parrain.

BONNET, *à Maurice.* — Dites-moi, j'ai découvert les débris d'une grande bassine qui va m'aider à transformer les restes d'une cave à charbon en salle de bains. Vous ne voudriez pas me donner un coup de main ?

MAURICE. — Bien sûr !

BONNET. — Alors je vous emmène. Au revoir, mademoiselle.

THÉRÈSE. — Monsieur Bonnet, j'aimerais bien vous revoir.

BONNET. — Moi aussi.

THÉRÈSE. — Maurice arrangera un rendez-vous. Tu vois, Maurice, il faut que tu restes pour que je puisse revoir M. Bonnet.

MAURICE. — Ne me casse pas les pieds avec une romance et va soigner la danseuse fatiguée.

Elle sort.

BONNET. — Alors, on part ?

DANIEL. — Et ramène-le-moi, j'aurai à lui parler de choses sérieuses ce soir.

MAURICE. — C'est mon père qui me conseillera et c'est lui seul que j'interrogerai.

BONNET. — Monsieur Doublet, vous viendrez me voir dans mon terrier ?

DANIEL. — Certainement. Au revoir, Bonnet.

Il sort.

ARMAND. — Cet enfant, qui semble bien constitué, n'est pas d'un caractère plaisant.

DANIEL. — Hier j'aurais répondu qu'il tenait de son arrière-grand-mère, mais depuis ce matin elle est transformée. Vous l'avez séduite en un quart d'heure.

ARMAND. — Oui, très vite, mais un peu tard.

DANIEL. — A votre place, il me semble que je serais heureux d'être le héros d'une rencontre aussi inattendue.

ARMAND. — Quelle rencontre inattendue ?

DANIEL. — Mais votre rencontre avec la belle Mathilde.

ARMAND. — Ce n'est pas une rencontre inattendue. Je le savais que j'allais revoir la vieille Mathilde. Autrement, je ne serais pas venu.

DANIEL. — Vous le saviez ?

ARMAND. — Quand les Allemands m'ont fourré en prison pour ne pas me payer, j'y suis resté deux ans. J'en sors. Et c'est dans cette prison que j'ai connu l'Évangéliste.

DANIEL. — Quel Évangéliste ?

ARMAND. — Mathieu ! le mari de la jeune dame. En prison, le Mathieu, on l'appelait l'Évangéliste ! Nous étions dans la même cellule et c'est par lui que j'ai appris que la vieille Mathilde vivait encore. C'est alors que toute l'histoire a été une surprise pour moi, car, moi aussi, de mon côté, je la croyais morte. A son âge, n'est-ce pas ? Comme l'Évangéliste m'avait précisé qu'elle n'était pas sans rien, je me suis dit : « Si j'en sors, à la sortie, j'irai au Havre et j'essaierai de la retrouver. » Ce matin, en arrivant, pour me débrouiller un peu, je lis le journal. Je vois la petite annonce. Et je me renseigne aussitôt. Des fois que la vieille Mathilde, entre temps, soit morte, ça pouvait me faire un remplacement. Alors, là, j'ai été vraiment épaté quand on m'a donné l'adresse de M^me^ Mathieu, puisque c'était justement elle que je venais chercher.

DANIEL. — Et vous êtes resté longtemps en prison avec M. Mathieu ?

ARMAND. — Le temps qu'ils l'interrogent, qu'ils le condamnent, qu'ils le gracient — car il a été gracié — puis qu'ils le fusillent comme otage, parce qu'ils ont eu justement besoin d'otages à ce moment-là.

DANIEL. — Et vous avez beaucoup parlé tous les deux ?

ARMAND. — Il m'avait parlé de Mathilde à cause de mon âge, quand il ne délirait pas. Mais il délirait souvent et il parlait tout seul.

DANIEL. — Il délirait ?

ARMAND. — Ah ! oui, parce qu'ils l'ont interrogé très dur. Le pauvre, pendant un temps, ils l'interrogeaient tous les jours. Alors toutes les nuits il délirait. Et j'écoutais. Vous pensez si j'écoutais. En prison, les Allemands mélangeaient les politiques avec les gens comme moi — les économiques si vous voulez — et nous étions un peu là pour les écouter.

DANIEL. — Et qu'avez-vous entendu ?

ARMAND. — Oh ! mais je vais vous le dire. Pauvre Évangéliste. Je crois qu'ils le torturaient vraiment pour rien, car il ne savait rien. Et je l'ai même expliqué aux Allemands, parce que quelquefois les Allemands nous demandaient ce que les prisonniers disaient dans leur délire. Quand c'était en leur faveur, je le répétais pour rendre service. Entre Français, n'est-ce pas, il fallait s'entr'aider.

DANIEL. — Et qu'avez-vous appris ?

ARMAND. — Des tas de choses. D'un côté, ils ont bien fait de le fusiller. C'était un homme qui n'aimait plus la vie.

DANIEL. — Il ne vous a chargé d'aucun message pour sa femme ?

ARMAND. — Non.

DANIEL. — Il ne vous a pas chargé de lui raconter ses derniers moments ?

ARMAND. — Non.

DANIEL. — Si j'ai bien compris, votre intention est de finir vos jours tranquillement ?

ARMAND. — Si je le pouvais, j'aimerais mieux.

DANIEL. — Et dans cette maison ?

ARMAND. — Quand j'étais jeune, je n'ai pas su plaire à la belle Mathilde. Et maintenant, dans l'état où je suis, voilà que ça va bicher...

DANIEL. — Alors, croyez-moi, cher monsieur, vous êtes ici pour parler de l'Exposition universelle de 1889. C'est un sujet inépuisable. N'en sortez pas. Sinon, je ne donnerais pas cher de vos dernières amours avec la belle Mathilde. Tenez, fumez encore un ninas.

ARMAND. — Vous êtes bien aimable.

VOIX DE MATHILDE. — Armand ! Armand !

DANIEL. — La belle Mathilde supporte-t-elle l'odeur du tabac ?

ARMAND. — On peut fumer seul, c'est un repos.

MATHILDE, *elle entre.* — Armand, les danseuses javanaises, c'était bien avec toi ?

ARMAND. — Les danseuses javanaises ?

MATHILDE. — Oui. Les ai-je vues en 1889 ou en 1900 ?

DANIEL. — A Paris, je possède la collection complète de *L'Illustration,* je vous en ferai cadeau.

ARMAND. — Non. Ce n'est pas avec moi les danseuses javanaises. Nous, on est allé à Bullier. Et, ce soir-là, j'ai bien cru que j'avais gagné ! Mais j'étais si jeune et si naïf que la conviction d'être aimé me suffisait. C'est ce soir-là que tu m'as tutoyé pour la première fois. Je me suis laissé griser par ma joie au lieu de t'emmener chez moi.

MATHILDE. — Je t'aurais suivi.

ARMAND. — Tu m'aurais suivi ?

MATHILDE. — Oui.

ARMAND. — Tu me donnes aujourd'hui envie de te tuer.

MATHILDE. — Mon petit coco.

Armand se jette sur elle.

ARMAND. — J'ai toujours rêvé de ne pas finir ma vie sans en tuer une de ces garces que vous êtes toutes.

MATHILDE. — Mon petit coco.

ARMAND. — Ton petit coco ! Bon Dieu, qu'est-ce donc qui me retient de te serrer le kiki, oui, de t'étrangler. Le petit coco va te serrer le kiki !

DANIEL, *calmant Armand.* — Cher monsieur.

MATHILDE. — Mais tu finirais en prison.

ARMAND, *à Daniel.* — En prison ? C'est quelquefois très intéressant de vivre en prison, car on apprend alors là des choses... des choses, qui éclairent d'une triste lueur la jeunesse d'aujourd'hui.

Entrent Aziza et Thérèse.

AZIZA. — Que se passe-t-il ?

DANIEL. — Une scène d'amour.

MATHILDE. — Allons, Armand, calme-toi et viens fumer dans ma chambre. J'adore l'odeur du cigare.

ARMAND. — Et l'odeur du cigare ne la gêne même pas ! Je te suis. Mais ne me parle plus de tes vieilles histoires. Moi, je veux vivre encore.

AZIZA. — En effet, et vous semblez violent comme un jeune homme.

MATHILDE. — Il en est devenu tout rouge. Thérèse, donne-lui quelque chose à boire.

AZIZA. — Tu trouveras des jus de fruits sur le rebord de la fenêtre.

ARMAND. — Si vous aviez une goutte de vin. Au début de l'après-midi, je supporte une goutte, mais juste une goutte.

MATHILDE. — Thérèse, quand tu as desservi la table il restait encore du vin dans la cuisine !

Armand, Mathilde et Thérèse sortent.

DANIEL. — Pourquoi n'avez-vous pas déjeuné avec nous ?

AZIZA. — Je me sentais fatiguée, je désirais être seule. Pour penser, je ne dirai pas à vous, mais à ce que vous m'avez dit de vous.

DANIEL. — Et quelles ont été ces pensées ? Vous me voyez calme, Aziza. Mais à l'intérieur ! Oh ! c'est tout à fait genre tempête de septembre. Très agité. Et j'essaie d'interroger vos yeux avec une angoisse de collégien.

AZIZA. — Cher Daniel ! Je me croyais seule, si seule, et vous étiez là, près de moi, à vous taire.

DANIEL. — Et je n'ai pas eu tort de parler ?

AZIZA. — Non, Daniel.

Armand, tenant un litre de vin à la main, Mathilde et Thérèse reviennent.

ARMAND. — A la rigueur, quand je me sens bien comme aujourd'hui, je peux en boire deux gouttes. *(Entre le Docteur.)* Oh ! docteur, puisque vous êtes un peu de la famille, je vous demanderai de m'examiner.

LE DOCTEUR. — Volontiers, monsieur.

MATHILDE. — Mon petit coco, méfie-toi des médecins, ce sont des marchands de maladies.

ARMAND. — Ça dépend, s'il me donnait le droit d'en boire trois gouttes, puisque vous avez du vin dans la maison.

Silence des autres.

LE DOCTEUR, *à Aziza.* — Je vous dérange encore. Voici : je suis rappelé à Yvetot, mais je reviens demain. Puis-je vous rapporter quelque chose de la campagne ? Du beurre, des œufs...

THÉRÈSE. — Ça, c'est chic, toubib, on fera une omelette avec des vrais œufs pour calmer Maurice.

Un silence. Le silence d'Aziza est agressif. Pour en sortir :

LE DOCTEUR. — Vous avez entendu parler de la grande nouvelle qui circule en ville ?

MATHILDE. — Si elle est mauvaise, gardez-la pour vous, avec toutes vos maladies.

LE DOCTEUR. — Oh ! elle n'est pas bonne.

THÉRÈSE. — Quelle mauvaise nouvelle, toubib ?

LE DOCTEUR. — On raconte que les Russes et les Allemands ont signé la paix.

MATHILDE. — Vous aimez la guerre, vous !

LE DOCTEUR. — Non, mais ils auraient signé la paix pour se retourner d'un seul coup tous les deux contre nous, avec tout le matériel que les Américains ont livré aux Russes.

ARMAND. — Le coup est régulier. Avec les Prussiens, on doit toujours s'attendre à tout.

MATHILDE. — Et la guerre recommencerait chez nous ?

AZIZA. — Vous pensez que cela peut être vrai, Daniel ?

DANIEL. — Si le bon Dieu le veut, c'est lui le patron. Nous ne sommes que le produit de son imagination. Et quelquefois quand le bon Dieu dort, il a des cauchemars, ce que nous appelons nos catastrophes.

Entrent Maurice et Bonnet.

MAURICE. — Eh bien, monsieur Bonnet s'est chouettement installé dans sa cave. Seulement il n'a pas de charbon. Alors, maman, si tu permettais qu'on lui en prête deux ou trois seaux.

BONNET, *s'excusant.* — Mais je ne veux pas, madame. C'est une idée de Maurice.

AZIZA. — Je vous en prie.

MAURICE. — Pour cuire ses pommes de terre... M. Bonnet a mes goûts, il préfère les pommes de terre cuites à l'eau... à toutes les conserves du monde. Et, en échange, il terminera la porte que j'ai commencée. Regardez : elle est trop courte et elle ne ferme pas.

THÉRÈSE. — Vous avez entendu parler de toutes les nouvelles que nous a apportées le toubib ?

ARMAND. — Les Prussiens et les Russes signent ensemble une paix séparée pour nous retomber dessus avec une autre guerre.

BONNET. — C'est une nouvelle signée Goebbels.

LE DOCTEUR. — Parce que vous connaissez les secrets de Goebbels ?

BONNET. — Et vous ?

LE DOCTEUR. — Moi ! Je n'en parle pas.

BONNET. — Si, vous colportez ses nouvelles.

LE DOCTEUR. — Elle me semble vraisemblable parce que l'intérêt des Allemands est de s'entendre avec les Russes.

BONNET. — Naturellement, mais sur quelle base ? Les données historiques actuelles ne permettent pas l'entente...

MAURICE. — Néanmoins, il y a quatre ans, pendant la drôle de guerre...

ARMAND. — Eh bien, maintenant, ce serait une drôle de paix !

LE DOCTEUR. — Le président Roosevelt est un idéaliste. Les idéalistes se trompent toujours.

BONNET. — Voulez-vous dire qu'on ne doit confier nos destinées politiques qu'à des canailles ?

LE DOCTEUR. — La situation économique de la Russie et les intentions secrètes du Politbureau...

AZIZA. — Vous les connaissez ?

LE DOCTEUR. — Elles sont évidentes.

DANIEL. — Si évidentes que M. Bonnet ne les voit pas comme vous.

BONNET. — Vous pouvez le dire.

AZIZA. — Et il ne les connaît pas davantage. Seulement, voilà qui vous amuse de jouer les polichinelles après avoir écouté la radio.

ARMAND. — Vous n'allez tout de même pas nous retirer le droit de penser, de posséder une opinion.

BONNET. — L'homme n'est pas complètement absorbé par son métier. Il doit être préoccupé par des problèmes...

AZIZA. — Vous m'ennuyez avec les problèmes des hommes ! Si vous faisiez chacun bien votre métier, au lieu de parler, de couper, de tailler avec une assurance qui laisserait croire que tous les conseils des ministres du monde vous ont fait leurs confidences...

MAURICE. — Je n'ai pas besoin de tout savoir pour connaître mon devoir.

THÉRÈSE. — Qu'en pensez-vous, parrain ?

DANIEL. — Oh ! moi, j'ai eu une catastrophe dans ma vie... Elle me suffit.

AZIZA. — Daniel !

ARMAND. — Si vous n'en avez eu qu'une, vous n'êtes pas à plaindre !

DANIEL. — Eh bien, je n'en ai eu qu'une. Quand j'étais petit garçon je croyais au bon Dieu. Mon père était protestant, j'avais une très belle foi. Et j'ai gardé pour vivre ma vie d'homme cette vue du monde qu'elle m'a donnée pour toujours quand j'avais dix ans.

LE DOCTEUR. — Et elle est mauvaise ?

DANIEL. — Au début elle était inconfortable. Puis on s'y habitue.

MAURICE. — Quelle vue du monde ?

DANIEL. — Elle n'a d'intérêt que pour moi.

AZIZA. — Mais pas du tout, Daniel.

DANIEL. — Le petit garçon que j'étais a pensé que du moment que le bon Dieu sait tout il sait aussi ce qui se passera demain. Ainsi, mon avenir, ce que je vais devenir existe déjà quelque part dans la tête du bon Dieu, si l'on peut imaginer que le bon Dieu ait une tête. Il sait déjà depuis la création du monde ce que vous allez penser et dire ce soir puisqu'en créant dans sa puissance éternelle la totalité du monde il a aussi créé l'avenir du monde. Mais je vous ennuie...

ARMAND. — Et cela vous mène à quoi ?

DANIEL. — A des impasses, cher monsieur. Mais on peut toujours sauter un mur.

AZIZA. — Eh bien, quand vous vous y mettez, Daniel ! Je parlais de polichinelles et d'automates, mais vous perfectionnez le système.

DANIEL. — Vous croyez bien aux tireuses de cartes...

MATHILDE. — Cela dépend desquelles !

DANIEL. — Aux diseuses de bonne aventure... Et vous ouvrez de grands yeux quand je vous dis que notre avenir est déjà dessiné dans la mémoire de Dieu. Vous tendez votre main gauche à des gitanes et vous êtes effarés à l'idée que notre avenir est devant nous aussi immobile, aussi figé, aussi dur que notre passé.

MATHILDE. — Alors, mon passé ?

DANIEL. — Le passé ? C'est de l'avenir visité. On ne change pas plus son avenir que son passé.

ARMAND. — Mais la liberté de l'homme...

DANIEL. — Pour vous, Dieu nous regarde avec une certaine curiosité : « Que va-t-il encore faire celui-là ? », se demande Dieu, qui ne verrait pas dans l'avenir plus loin que le bout de son nez. La vie de l'homme serait pour Dieu un jeu de hasard. Avec nous, il jouerait aux dés ?

MAURICE. — Avec cette théorie, à quoi bon vivre ?

BONNET. — Et même que veut dire alors le mot « vivre » ?

DANIEL. — Vivre, c'est découvrir son destin. Il est passionnant d'apprendre ce que Dieu sait déjà et quel destin il nous a choisi. Et, en ne jugeant personne, ni les autres ni moi-même, je vis avec une grande curiosité.

LE DOCTEUR. — Donc il n'y a qu'à se laisser aller, se coucher et attendre...

DANIEL. — Non. Si Dieu n'a pas voulu que je me couche.

AZIZA. — Alors ce serait toujours le silence ? Vous ne prendriez jamais de décision ?

DANIEL. — Oh ! si, avec l'angoisse d'un joueur qui relève ses cartes. Mais les cartes sont déjà là. Quand vous voyagez dans un pays inconnu, vous le découvrez, mais vous ne découvrez que ce qui existait déjà.

LE DOCTEUR. — Avec cette hypothèse vous ne vous sentez responsable, coupable de rien ?

ARMAND. — Ça, c'est commode.

DANIEL. — Pas tellement.

MAURICE. — Mais, parrain, devant une canaille ?

DANIEL. — Il y a des petits enfants qui naissent bossus quand Dieu l'a voulu.

ARMAND. — Ainsi Dieu serait responsable de tout !

DANIEL. — J'en ai peur ! N'est-ce pas lui qui a tout créé et pouvait-il dans sa connaissance infinie ignorer l'avenir de sa création ?

AZIZA. — Alors Caïn, Judas...

MAURICE. — Et tous les salauds ?

DANIEL. — Penses-tu qu'un homme puisse entrer au Paradis si Dieu a décidé de ne l'y point laisser entrer ?

ARMAND. — Mais pourquoi avez-vous donc besoin de ne vous sentir responsable de rien ?

BONNET. — Votre protestantisme attardé et injustifiable, monsieur Doublet, est extrêmement dangereux.

DANIEL. — Il est si peu contagieux.

BONNET. — Heureusement, car il amènerait les hommes à se désintéresser des luttes nécessaires.

DANIEL. — Mais je vis comme tout le monde en disant respectueusement que le soleil se lève à l'est et se couche là derrière les vagues, sans penser que c'est la terre qui tourne autour.

MAURICE. — Mais alors vous pensez que Dieu avait prévu et par conséquent voulu la mort de mon père ?

ARMAND. — Oui, ça c'est un bon exemple !

MAURICE. — Et que si je dois le venger, c'est déjà décidé, et que je ne serai pour rien dans la décision.

DANIEL. — Toutes nos actions ont des répercussions et à l'infini, et c'est pourquoi nos actions ne sont pas libres, car, percutantes, elles sont répercutées. C'est un engrenage. Quand — avec quelle angoisse — on l'a contemplé une fois, on ne peut plus en oublier l'image.

LE DOCTEUR. — Et si l'on connaissait le mouvement de tous les atomes du monde, on pourrait prévoir mille ans d'avance la forme des nuages, comme l'on connaît déjà la marche des étoiles ?

AZIZA. — Et vous pouvez vivre ainsi, Daniel ?

DANIEL. — Pas très bien. Car ajoutez à cela que je ne crois plus à Dieu, ce qui n'arrange rien ?

LE DOCTEUR. — Alors je ne comprends plus.

ARMAND. — Moi non plus.

DANIEL. — Mais moi non plus.

ARMAND. — Alors vous vous moquez ?

MATHILDE. — Mais ne réponds pas, mon petit coco.

THÉRÈSE. — Mais, parrain, moi non plus je ne comprends pas.

DANIEL. — Si j'avais compris, si un seul homme depuis qu'il existe des hommes avait compris, il n'existerait plus de problèmes, nous serions tous d'accord.

MAURICE. — Parrain, tout cela ne mène à rien.

ARMAND. — Voire, car lorsqu'on connaît le dessous des cartes...

THÉRÈSE. — Et alors, parrain, il n'y a plus de morale.

ARMAND. — Bien sûr ! c'est tout le problème ! Il n'y a plus de morale !

DANIEL. — Mais si !

MAURICE. — Laquelle ?

DANIEL. — Mon désir profond de pouvoir approuver ma vie, de ne pas avoir honte de mon destin.

MAURICE. — Pour moi, le problème...

THÉRÈSE. — C'est le charbon de M. Bonnet.

AZIZA. — Eh bien, allez le chercher, mes enfants.

BONNET. — Je vous remercie encore, madame.

AZIZA. — Et ramenez-nous Maurice avant dîner.

THÉRÈSE. — Attendez, je vais vous conduire.

Ils sortent.

ARMAND. — Alors, d'après vous, si je ne me suis pas tué d'amour en 1889...

MATHILDE. — Oh ! mon petit coco, viens avec moi fumer ton cigare dans le jardin.

ARMAND. — Mais je n'ai plus de cigare.

DANIEL. — Tenez, mon ami.

MATHILDE. — Et viens.

ARMAND, *à Daniel.* — Je vais, mais je reviens.

Ils sortent. Un silence. Le Docteur s'installe.

LE DOCTEUR. — En tant qu'homme de science...

DANIEL. — Je ne suis qu'un modeste agrégé d'histoire, et Dieu a voulu dans sa connaissance infinie des détails que j'aie envie en ce moment de fumer moi aussi. Et ces cigares me semblent un peu forts. Si vous me permettez, je vais aller à la pêche aux cigarettes.

AZIZA, *qui veut le retenir.* — En voici, Daniel.

DANIEL. — Je m'excuse, Aziza, mais je préfère les miennes, celles que je n'ai pas. Un débit de tabac s'est installé dans un baraquement... Je vais essayer de négocier ma ration de tabac... Voulez-vous que je vous rapporte quelque chose ?

AZIZA. — Non, mais revenez vite, je vous en prie, Daniel.

DANIEL. — Si Dieu a voulu — ce que nous allons savoir dans un quart d'heure — que je ne vous revoie pas, je vous souhaite bon voyage, docteur. Mais c'est un souhait inutile. Les jeux sont faits, quelque part dans la tête du Père Eternel. Qui va gagner ? Qui va perdre ? Si Dieu le sait déjà, nous l'ignorons encore et nous allons l'apprendre : la vie est passionnante.

Il sort.

LE DOCTEUR. — Que veut-il dire ?

AZIZA. — Je n'en sais rien. Mais je voudrais bien savoir sous quel prétexte vous reviendrez, dans une heure, quand je vous aurai chassé une fois de plus de chez moi ? Vous n'avez donc pas compris que je ne veux plus vous voir ?

LE DOCTEUR. — Je comprends que vous ne voulez plus me voir, mais je ne comprends pas pourquoi. Et voilà deux ans que je ne comprends pas. Quelle maladresse ai-je commise ? Quels ragots, quels cancans avez-vous entendus sur mon compte ?

AZIZA. — Je n'ai rien à vous dire si ce n'est que je voudrais ne vous avoir jamais rencontré.

LE DOCTEUR. — La dernière fois que je vous ai vue, la veille de l'arrestation de votre mari, vous avez été d'une cruauté abominable.

AZIZA. — Mais je vous ai déjà dit ce jour-là que je ne vous avais jamais aimé.

LE DOCTEUR. — Vous pensez bien que je ne vous ai pas crue.

AZIZA. — Alors, pourquoi aurais-je décidé de ne plus vous voir ? De rompre cette liaison insensée ?

LE DOCTEUR. — Puisque votre mari vivait encore, j'ai pensé à des scrupules, à une petite crise de conscience... Le lendemain de l'arrestation de votre mari, ce M. Doublet est venu vous chercher, vous a emmenée je ne sais où, et je n'ai plus jamais eu de vos nouvelles. Vous auriez tout de même pu m'envoyer une carte interzone.

AZIZA. — Louis, c'est si simple d'oublier comme j'ai tout oublié.

LE DOCTEUR. — Non. Non. Non. J'ai été votre amant...

AZIZA. — Oui, et rengorgez-vous, mon seul amant, l'unique amant de ma vie, vous ! Et je ne me le pardonne pas parce que je ne vous aimais pas.

LE DOCTEUR. — A d'autres ! Mais pas à moi.

AZIZA. — Vous êtes maintenant un fantôme, et vous n'étiez alors qu'un mannequin.

LE DOCTEUR. — Quand vous avez prétendu rompre avec moi...

AZIZA. — Je n'ai jamais prétendu rompre, c'était une rupture définitive. Ah ! que ne pouvais-je effacer le passé en même temps.

LE DOCTEUR. — A la rigueur je comprenais je ne sais quelle inquiétude de conscience quand votre mari vivait, mais aujourd'hui...

AZIZA. — Je n'ai eu que le regret de ne pas vous aimer et de ne pas être aimée.

LE DOCTEUR. — Mais je vous aimais !

AZIZA. — Avec facilité !

LE DOCTEUR. — Et vous, vous auriez choisi pour la première fois de votre vie votre premier amant sans amour ?

AZIZA. — Vous voulez vraiment une explication ; eh bien, je vais vous la donner. Oui, asseyez-vous. Non, restez assis. Quant au printemps de 1942 mon mari m'a installée à la campagne avec mes deux enfants et que je vous ai rencontré, deux jours avant j'avais cru mourir.

LE DOCTEUR. — Mais je connais l'histoire.

AZIZA. — Non. Personne ne saura jamais combien j'ai eu peur de mourir. J'habitais encore Le Havre et j'avais été surprise, en pleine rue, par le grand bombardement de février. Tout tremblait, tout sautait autour de moi. Je me suis réfugiée dans l'abri de la Caisse d'Epargne. L'abri a été bloqué par une explosion qui fit éclater un égout et l'eau montait, montait. Mes genoux tremblaient dans l'eau sale et froide. Des femmes hurlaient : « Nous sommes noyés. » Les hommes hissaient les petits enfants sur leurs épaules. Et les murs de l'abri tremblaient avec des frissons comme ma peau qui grelottait. La porte fut débloquée, mais je n'osais pas m'enfuir parce que dehors des pierres en feu s'écroulaient, et on ne les entendait pas tomber. On n'entendait que l'éclatement des bombes que des hommes vivants nous envoyaient sur la tête. Que Dieu leur pardonne ? J'allais mourir, c'était fini. Et dans ma peur, avec mon désespoir, il y avait de la colère. J'étais volée. Tout finissait trop tôt. Je n'avais pas vécu. Petite fille, j'avais rêvé de grandes passions romantiques dans des robes d'organdi blanc — et j'allais mourir. Une vieille femme à côté de moi se tordait en vomissant dans la cave. Le lendemain je me suis réveillée à la campagne, dans un paysage calme qui ne sautait plus en l'air, avec des arbres, des oiseaux, comme au temps de ma jeunesse, des fourmis dans la maison, de l'herbe, et les premières pommerolles. A peine installée dans cette chaumière vous êtes entré. Vous n'avez pas parlé. Ah ! si vous aviez parlé d'amour rien ne serait arrivé. Mais vous m'avez prise dans vos bras et sans un mot vous m'avez embrassée. Et je ne me suis pas révoltée parce que j'avais envie de crier ; oui, de toutes mes forces, dans ma tête je criais : « Je suis vivante, je suis vivante, je suis vivante... »

LE DOCTEUR. — Oh ! Vous avez été adorable dès le premier jour.

AZIZA. — Adorable ? Pauvre ami !

LE DOCTEUR. — Mais enfin, après, nous avons parlé d'amour.

AZIZA. — Oui. Et c'est alors que les mensonges ont commencé.

LE DOCTEUR. — Mais je ne vous ai jamais menti, moi.

AZIZA. — A vous, moi non plus. C'est à moi que je mentais. On croit souvent mentir aux autres et c'est à soi-même qu'on ment. Et c'est encore à soi-même qu'on ment le mieux. Tant de bonheur, tant de bonheur de vivre ne pouvait s'expliquer que par une grande passion. Vous étiez donc ma grande passion. Mais assez vite, hélas ! j'ai compris que vous n'étiez qu'un figurant.

LE DOCTEUR. — Vous avez vraiment peu de mémoire.

AZIZA. — Heureusement.

LE DOCTEUR. — Je ne vous crois pas.

AZIZA. — Tenez, petite fille à quinze ans, j'avais déjà eu une grande passion. Ne faites pas cette tête vulgaire. J'étudiais le piano et sur le piano, mon père avait posé ce buste de plâtre. Le seul objet qui ait échappé à nos massacres. Eh bien, voici la grande passion de mes quinze ans. J'avais horreur des curiosités maladroites des petits garçons précoces. Mais j'embrassais ce vieux Voltaire, à pleine bouche, sur sa bouche de plâtre.

LE DOCTEUR. — Et vos lettres, vos lettres d'amour qui n'en finissaient plus : « Mon Loulou adoré... » Vous m'écriviez matin et soir.

ZIZA. — Et vous n'avez pas deviné que c'était à moi que j'écrivais. C'est pourquoi je vous ai redemandé ces lettres, avant même de rompre avec vous. Je voulais les conserver, comme le vieux Voltaire. Les relire... Elles ont été brûlées avec tous les meubles de la maison de mon enfance. Ce qui est né de la terreur d'un bombardement aura disparu dans un autre bombardement, et c'est bien ainsi.

LE DOCTEUR. — Disparu ! Disparu ! peut-être. Mais vous faisiez la folle dans mon lit.

ZIZA. — Mais oui, moi aussi je me souviens de certains de mes gestes, hélas ! Mais c'est comme si je jouais un morceau de musique sur un piano sans corde. Le son est parti.

LE DOCTEUR. — Et aujourd'hui, aux yeux de cette petite fille, je n'ai pas le sex-appeal des officiers américains ?

ZIZA. — Louis, allez-vous-en, je ne vous en veux pas. Le buste de Voltaire n'est jamais responsable des folies d'une petite fille qui veut vivre.

LE DOCTEUR. — J'aurai donc été votre premier amant, celui après lequel les femmes n'ont plus de pudeur ?

ZIZA. — Allez-vous-en.

LE DOCTEUR. — Mais comment arrangez-vous vos grandes paroles avec ces petites rencontres ?

ZIZA. — Allez-vous-en.

LE DOCTEUR. — Je vous regarde et je vous vois encore toute nue. Je sens encore votre peau chaude.

ZIZA. — Allez-vous-en.

Entre Daniel.

LE DOCTEUR, *qui ne le voit pas.* — Et vous ne croyez pas que c'eût été plus propre de continuer avec moi plutôt que de traîner dans le lit de tous ces soldats de passage ?

ZIZA. — Allez-vous-en. *(Puis elle découvre Daniel :)* Daniel !

LE DOCTEUR, *surpris.* — C'est bien, je m'en vais. Adieu.

Il sort.

ZIZA. — Vous avez entendu ?

DANIEL. — Quoi donc ?

ZIZA. — Et vous avez compris. Eh bien, c'est vrai, j'ai été la maîtresse de cet homme et je ne l'aimais pas.

DANIEL. — Mais je ne veux rien savoir, Aziza, je ne veux rien apprendre.

ZIZA. — J'avais des excuses.

DANIEL. — Mais vous n'avez pas besoin d'excuses.

ZIZA. — Et ce fut si bête, car je ne l'aimais pas. Daniel, je n'ai plus que mes enfants et vous. Pourrez-vous me pardonner cette aventure idiote que je ne me pardonne pas ?

DANIEL. — Mais, Aziza, c'est demain que nous allons vivre. Demain.

ZIZA. — Vous croyez que nous pourrions un jour nous aimer, nous connaissant depuis si longtemps ?

DANIEL. — Nous nous rencontrons aujourd'hui pour la première fois, avec notre âge d'aujourd'hui.

ZIZA. — Mais depuis quand m'aimez-vous ?

DANIEL. — Je vous ai aimée avec tous les âges de ma vie, depuis le jour où Charles m'a présenté sa fiancée.

ZIZA. — Alors, nous avions dix-huit ans. Mais depuis ? Etes-vous bien certain, aujourd'hui, de ne pas faire seulement un cadeau à l'enfant que vous avez été ? Les rêves d'enfant que l'on veut réaliser plus tard sont si dangereux. Ils nous trompent. Ils nous abusent. Si vous saviez... Non, non, Daniel, c'est impossible.

DANIEL. — Pourquoi vous débattez-vous ainsi ? Vous désirez, comme moi, que nous soyons heureux l'un près de l'autre, l'un par l'autre.

ZIZA. — Mais vous ignorez quelle femme je suis.

DANIEL. — Mais non.

ZIZA. — Quelle femme je suis devenue, Daniel. Si, si, je veux que vous sachiez. Depuis mon retour au Havre, toutes les nuits je me saoûle avec les officiers américains. Et, cette nuit, si le commandant avait été moins ivre ou moins brute, j'étais si désespérée que je me laissais glisser... presque heureuse de cette rencontre sordide, parce qu'elle était sordide, comme pour sentir encore mieux ma solitude... C'est l'arrivée de trois de ses camarades qui m'a sauvée. Je l'ai échappé belle, Daniel, mais je dois, je devais le revoir ce soir. Je vous dégoûte ?

DANIEL. — Je vous répète, Aziza, que je n'écoute pas, que je n'entends rien, que je ne veux rien savoir et que je vous ai toujours aimée par-dessus tout.

ZIZA. — Par-dessus tout! Oui, et comme l'amoureux de grand-mère, vous vous êtes un peu suicidé pour moi, car votre silence pendant tant d'années, c'était un peu comme un suicide, n'est-ce pas ? J'aurais donc enfin inspiré une grande passion ? Alors, vous ne m'abandonnerez pas, Daniel, vous ne m'abandonnerez jamais ?

DANIEL. — Jamais.

ZIZA. — Mais pourquoi m'aimez-vous, Daniel ?

DANIEL. — Pourquoi suis-je sur la terre, Aziza ? Pourquoi avez-vous les yeux bleus ? Pourquoi êtes-vous blonde ? Pourquoi le vent souffle-t-il sur la mer ? Pourquoi les mouettes ont-elles des ailes blanches ? Pourquoi y a-t-il tant d'étoiles dans le ciel ? Pourquoi ?

ZIZA. — Et vous me pardonnez vraiment ma ridicule histoire avec ce médecin sordide ? N'est-ce pas, j'étais révoltée par l'idée de la mort...

DANIEL. — Mais je comprends très bien.

ZIZA. — Daniel ! Dites-moi...

DANIEL. — Quoi donc ?

ZIZA. — Tout de même, vous en souffrez un peu de cette aventure pitoyable ?

DANIEL. — Mais oui. J'en souffre, et beaucoup plus que je ne m'y attendais.

ZIZA, *enfin heureuse.* — C'est vrai ? Cher Daniel...

Ils s'étreignent. Entre Armand.

ARMAND. — Oh ! pardon.

ZIZA. — Vous n'êtes pas avec grand-mère ?

ARMAND. — Mathilde ? Elle somnole.

ZIZA. — Et Thérèse ?

ARMAND. — Votre fille épluche les légumes pour ce soir. Elle m'a très gentiment offert de l'aider. Malheureusement j'ai les mains qui tremblent et c'est un vrai gâchis.

AZIZA, *à Daniel.* — Je vais bavarder avec Thérèse et commencer à lui parler de mon bonheur. Je suis heureuse, Daniel. Encore un peu engourdie, mais heureuse.

Daniel se détourne, très ému. Aziza sort.

ARMAND. — Vous, vous êtes un fortiche.

DANIEL. — Un fortiche ?

ARMAND. — S'il est quelqu'un qui puisse vous admirer en connaissance de cause, c'est bien moi, et, croyez-le, je vous admire.

DANIEL. — Puis-je savoir pourquoi ?

ARMAND. — Quand un homme s'est fixé un but et qu'à travers vents et marées il atteint son but, moi, je tire mon chapeau. Et il y a eu du vent ! Et pour la marée, il y a eu de la marée, n'est-ce pas, monsieur Doublet, professeur d'histoire, au lycée ?

DANIEL. — J'ai le sentiment que vous désirez m'expliquer je ne sais quoi, mais votre langage imagé rend votre explication peu claire. Et j'aimerais comprendre.

ARMAND. — Voilà qui doit être aisé, cher monsieur Doublet, car vous en savez autant que moi, sinon plus. Moi, je ne sais que ce que savait l'Evangéliste.

DANIEL. — Je croyais que vous aviez compris que votre vie remontait le cours des temps pour se fixer aux alentours de l'Exposition universelle de 1899.

ARMAND. — Oui, oui, je suis en route, j'y arriverai. Mais, auparavant, j'aimerais bien vous raconter quelques petites choses qui pourraient vous intéresser. Après, je saurai me taire. Tout à l'heure nous avons été interrompus à un moment pathétique, celui où ce n'était plus les Allemands qui interrogeaient l'Evangéliste, mais moi. Oh ! ma technique ne ressemblait pas à l'autre. Je l'interrogeais avec douceur. J'ai toujours été un doux avec les autres et avec moi-même.

DANIEL. — Et qu'avez-vous conclu de votre interrogatoire ?

ARMAND. — Ne soyez pas impatient, je vais vider mon sac. La belle Mathilde avait créé un lien entre nous, alors il me parlait dans la nuit de la cellule ; naturellement, je ne lui avais pas dit qu'il délirait ; et, sans avoir l'air de rien, j'essayais de déchiffrer certains mystères de ses délires. Eh bien, cet homme-là, il regrettait de ne pas avoir été tué, le premier jour, dans le coup manqué. Et il pleurait de désespoir. Savez-vous pourquoi ? Non ? Vous devriez le savoir pourtant, car il gémissait : « J'ai été trahi ! J'ait été trahi ! » *(Regardant Daniel :)* « J'ai été trahi ! »

DANIEL. — Et désirait-il encore mourir ?

ARMAND. — Quelle drôle de question !

DANIEL. — Je vous demande s'il désirait encore mourir ou s'il espérait s'en tirer et vivre.

ARMAND. — Moi, je ne vous dirai que ce que je sais ; l'Evangéliste avait été envoyé par un de ses amis dans le coup dur qui fut sa perte, parce qu'il avait été trahi. Trahi par un ami ! Et, dans son délire, je dis bien dans son délire, il disait aussi que son ami était professeur de lycée et qu'il s'appelait Daniel.

DANIEL. — Qu'est-ce que vous dites ? Qu'osez-vous raconter ?

ARMAND. — Seulement ce que j'ai entendu. Et je ne comprenais pas très bien. Les mobiles m'échappaient. Tout à l'heure ce fut une illumination. Et je suis le premier à le reconnaître, c'est du beau travail. Vous êtes un fortiche.

DANIEL. — Et vous n'avez pas honte ?

ARMAND. — Moi ? Non ! Habitué à tous les micmacs, je suis un homme qui comprend tout, et je serai le dernier à vous reprocher votre technique, quand je pense à la mienne, qui m'a offert la belle Mathilde avec soixante années de retard. Vous m'avez demandé ce matin de donner à cette jeune dame, qui est si jolie, le moins de détails possibles sur la mort de son mari. D'accord. Mais j'ai pensé que ces détails-là pourraient vous intéresser — quand je vous ai identifié, comme on dit de nos jours. Et je précise : vous pouvez compter sur moi. Je sais me taire comme je sais parler. D'ailleurs, je vais vous rassurer tout de suite : prêtez-moi 1.000 francs. Le bon Dieu vous les rendra.

DANIEL. — Mais vous êtes une canaille !

ARMAND. — Puisque vous le prenez sur ce ton, je vous les rendrai moi-même, la semaine prochaine, quand je vous emprunterai 2.000 francs. A voir votre tête, il est évident que vous vous méprenez sur mon compte. Je voudrais tant vous convaincre que tout ce que j'en fais, c'est seulement par besoin d'activité commerciale. Je ne peux pas me résigner à vieillir. *(Il montre son pardessus accroché sous son chapeau à un porte-manteau).* Tenez, si je disparaissais aujourd'hui, voilà tout ce que je laisserais sur la terre : de quoi habiller un épouvantail à moineau. Quand je regarde ainsi mon manteau vide, avec mon chapeau sans crâne, la panique me prend : je me crois déjà disparu. N'est-ce pas lamentable ce petit tableau ? J'en ai des frissons ! Alors, il faut que je me mêle à la vie, que j'intervienne, que j'agisse. Et je suis si content à mon âge de réussir encore une petite opération.

DANIEL. — Voici 1.000 francs.

ARMAND. — Moi, j'avais raté mon suicide ; vous, vous n'avez pas raté votre affaire. Vraiment, je vous admire.

DANIEL. — Taisez-vous ! Vous ne savez pas le mal que vous pourriez faire !

ARMAND. — Soyez tranquille. Je vous conduirai jusqu'à la noce. *Frou-Frou !* Mais non, mais non, ce ne sont pas ces 1.000 francs qui me font chanter. C'est mon goût de l'intrigue qui m'entraîne, m'exalte. Que voulez-vous ? Je ne peux pas encore me désintéresser de la vie.

VOIX DE MATHILDE. — Armand ! Armand !

ARMAND. — Elle ne somnole plus.

VOIX DE MATHILDE. — Armand !

Entre Mathilde.

MATHILDE. — Je te cherche partout, mon petit coco.

ARMAND. — Attends-moi. Je viens de réussir une opération commerciale. J'ai touché un acompte et je cours t'acheter des fleurs.

MATHILDE. — Emmène-moi.

ARMAND. — Non, je veux les choisir moi-même.

MATHILDE. — Surtout, pas de chrysanthèmes. Ça sent trop l'automne et le cimetière.

ARMAND. — Des lis ! Je t'apporterai des lis, mon amour.

Il sort.

MATHILDE. — Il pense à m'acheter des fleurs. J'aurais dû lui demander de me rapporter des violettes. Ah ! non, c'est vrai, les violettes, c'était Adolphe.

Elle sort. Thérèse entre en courant.

THÉRÈSE. — Parrain, Maurice vient de faire l'idiot.

DANIEL. — Maurice ?

THÉRÈSE. — Il s'engage dans les chars blindés. Il prend le train pour Paris. Je cours à la gare essayer de le retenir, si j'arrive à temps. A son âge, ils ne vont pas l'accepter, n'est-ce pas? *(Entre Aziza.)* Je pars devant. Si vous pouviez venir aussi, parrain.

Elle sort.

AZIZA. — Non, Daniel, laissez-le partir. Il est de la race de son père. Qu'il aille le rejoindre.

DANIEL. — Nous ne pouvons pas laisser Maurice prendre de tels risques.

AZIZA. — Que Charles en porte la responsabilité. Non seulement il ne m'a pas aimée, mais il me vole l'amour de mon fils.

DANIEL. — Laissez-moi aller au départ du train.

AZIZA. — Non. Et jurez-moi, Daniel, que vous, vous préférerez toujours à tout votre amour pour moi, que vous lui sacrifierez tout. Tout. Et toutes les idées folles qui font que les hommes détruisent les maisons, tuent les petits enfants, déchirent la vie des femmes. Dites-moi, Daniel, que seuls sur la terre nous serons seulement des amoureux et qu'un jour vous ne partirez pas à votre tour, comme ils sont partis tous les deux, se faire tuer, pour m'apprendre qu'ils ne m'aimaient pas.

RIDEAU

ACTE III

Le soir. Le feu de bois est allumé. Il y a des feuillages dans un vase. Mathilde et Armand sont devant le feu.

ARMAND. — Ah ! un feu de bois, le soir qui tombe, un peu de frimas derrière la fenêtre, un verre de porto, un bon cigare et rêver... Oui, ma belle, je te jure que si j'en avais eu l'occasion j'aurais su vivre, moi, et être heureux.

MATHILDE. — Mais tu vas l'être, mon petit coco, et moi aussi je suis déjà heureuse. Et nous avons cinq années devant nous toutes tracées...

ARMAND. — Si je manœuvre bien ! Et ce n'est pas facile. Toi, tu as un petit peu d'argent ?

MATHILDE. — Oui, mais tu sais, depuis 1889, la vie a augmenté. Ils sont tous devenus fous. Pour le prix d'une vache, ils nous donnent maintenant un litre de lait.

ARMAND. — Et elle ?

MATHILDE. — Elle a sa retraite. Enfin, la retraite du fusillé.

ARMAND. — Et, en se remariant, elle la perdrait ?

MATHILDE. — C'est bien possible.

ARMAND. — Elle se serait remariée quand même !

MATHILDE. — Bien sûr.

ARMAND. — Tandis que maintenant...

MATHILDE. — Tu as bien fait, mon petit coco.

ARMAND. — Note que je perds 1.000 francs par semaine, mais j'assure ainsi mon gîte et mon couvert. Car en l'épousant il devenait le plus fort, surtout au début. Et je connais la musique, il se servait de leurs premiers ébats pour me faire prendre la porte. J'ai tué la poule aux œufs d'or, mais je reste dans le poulailler.

MATHILDE. — Mais oui, mon petit coco.

ARMAND. — Tu comprends, c'est ma dernière affaire. Je ne veux pas la rater.

MATHILDE. — De toute façon, je ne te quitte plus.

ARMAND. — Justement, j'ai maintenant charge d'âme. Et cela justifie mon activité. Le garçon est déjà parti. Il paraît qu'ils l'ont manqué à la gare. Nous marierons très vite la fille et nous resterons tout seuls, tous les deux, avec la jeune femme.

MATHILDE. — Tu lui as tout dit, alors ?

ARMAND. — Tout ce que je t'ai raconté. Tout ce que je sais. Et que cet assassin me remercie de ne pas le donner à la police. D'ailleurs, s'il insistait...

MATHILDE. — Mais tu dois exiger qu'Aziza le dénonce elle-même...

ARMAND. — Aziza ? D'où vient d'abord ce diable de nom ?

MATHILDE. — Mon fils, qui était son père, avait organisé son voyage de noces en Algérie. Et sa mère, qui est morte comme les autres, l'a baptisée Aziza, en souvenir d'une diseuse de bonne aventure arabe. Aziza signifie : « Bénie des Dieux »

ARMAND. — Bénie des Dieux ! C'est vrai. Elle a de la chance. Sans moi elle épousait l'assassin de son mari.

MATHILDE. — Et il n'y en a pas qu'un !

ARMAND. — Comment ! Ils étaient plusieurs dans le coup ?

MATHILDE. — Parce que si toi tu sais des choses, moi j'en sais d'autres ! Le docteur aussi est dans le coup.

ARMAND. — Le docteur ?

MATHILDE. — La nuit de l'arrestation de Charles ils ont parlé du docteur et des lettres du docteur. Oui, parce que si leurs histoires ne m'intéressaient pas, avant ton retour, pour être bien certaine que leurs histoires ne m'intéressaient pas j'écoutais quelquefois aux portes. Je te conseille, mon petit coco, de nous débarrasser aussi du docteur, qui pourrait, à son tour, vouloir l'épouser.

ARMAND. — Lui aussi ? Mais, lui, il est riche ?

MATHILDE. — Oui. Il a du bien à la campagne.

ARMAND. — Avec des bestiaux ?

MATHILDE. — Non. Avec des malades. Il possède une maison pleine de malades à lui ! Et qui ne peuvent pas sortir. Il leur vend même à manger. Alors tu penses ! Ça, pour être malin, il est malin. Mais toi aussi tu es malin, et tu peux lui casser les reins à lui aussi. Moi, je voudrais rester seule avec toi. Tu sais, nous n'avons plus que cinq ans à vivre.

ARMAND. — Je veux que tu me laisses conduire ma barque comme je l'entends. Parce que — écoute-moi bien, Mathilde — le patron maintenant, ici, c'est moi. Quand j'ai failli me tuer pour toi, je voulais un enfant de toi. Si nous l'avions eu, cet enfant-là, ç'eût été le père d'Aziza. Elle est la fille de l'enfant que je devais avoir avec toi.

MATHILDE. — Ne me rends pas triste, mon petit coco. Et ne sois pas jaloux. Il n'est pas né, mais s'il était né comme l'autre, il serait déjà reparti de l'autre côté d'où il était venu. Il n'y a plus que nous sur la terre.

ARMAND. — Oui, il n'y a plus que nous deux.

MATHILDE. — Et tu as aimé beaucoup de femmes après moi ?

ARMAND. — Si je te disais que mon plus beau souvenir, c'est une petite Malgache. Elle ne parlait pas français, et je ne parlais pas malgache.

MATHILDE. — Et alors ?

ARMAND. — Un jour elle a disparu et je suis rentré en France.

MATHILDE. — Tu as raison, en regardant un feu de bois, on ne s'ennuie jamais.

ARMAND. — Parce que c'est vivant.

MATHILDE. — Tu crois ? Pourtant les vivants, qui sont vivants comme nous, quand je les regarde maintenant, ils m'ennuient.

ARMAND. — Parce que tu ne sais pas les regarder. Ah ! si tu avais vu le visage d'Aziza quand je lui ai tout raconté.

MATHILDE. — Si tu t'es amusé, c'est le principal, mon petit coco.

ARMAND. — Puis elle a tout raconté à sa fille.

MATHILDE. — A Thérèse ?

ARMAND. — Oui. Mais je n'ai rien vu, j'ai seulement entendu.

MATHILDE. — Et tu as entendu quoi ?

ARMAND. — Les hurlements de la petite fille.

MATHILDE. — Mais je n'entends rien, moi.

ARMAND. — Ah ! c'est fini. Elle est partie. Aziza est seule dans sa chambre, maintenant. Elle tourne en rond, comme dans une prison.

MATHILDE. — Et tu crois qu'elle va tout répéter à l'assassin ?

ARMAND. — Ah ! s'il revient, il n'y coupe pas !

MATHILDE. — Mais, lui, il ne sait pas que tu as tout raconté ?

ARMAND. — Non, il ne sait pas.

MATHILDE. — Alors il va revenir. Dommage. J'aimerais tant être tranquille avec toi, toute seule.

ARMAND. — Oui, mais avant il faut que tu me dises tout ce que tu sais sur le docteur, car je veux le liquider aussi, celui-là. Ce serait trop facile ! Est-ce que je l'avais tué, moi, ton mari !

MATHILDE. — Si je ne l'avais pas su ! Une fois que c'est fait !

ARMAND. — Ça se sait toujours. La preuve !

Entre Daniel.

DANIEL. — Quelle touchante image de bonheur.

ARMAND. — N'est-ce pas ?

Armand fait signe à Mathilde de sortir.

DANIEL. — Je vous fais fuir ?

ARMAND. — Oh ! pas du tout. Pas du tout.

Ils vont sortir.

DANIEL. — Mme Mathieu est chez elle ?

ARMAND. — Oui, je crois même qu'elle vous attend !

MATHILDE, *hurlant.* — Aziza ! Aziza !

Ils sortent. Daniel, surpris, tourne en rond, ôte son manteau. Entre Aziza.

AZIZA. — Qui vient de pousser ces cris ?

DANIEL. — La vieille Mathilde, qui semble filer au coin du feu le parfait amour avec ce digne vieillard. Mais mon arrivée les a fait fuir. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

AZIZA. — Pour essayer de vous reconnaître.

DANIEL. — Pour me reconnaître ? Vous semblez égarée.

AZIZA. — Je suis égarée.

DANIEL. — Thérèse vous a dit que nous étions arrivés trop tard à la gare ?

AZIZA. — Oui, je sais que le train est parti avec Maurice. J'aurai donc été aussi une mère offensée et humiliée. Mais puis-je vous demander si c'est vous qui avez poussé Maurice à partir ?

DANIEL. — Comment pouvez-vous poser une telle question ?

AZIZA. — Mon fils se serait probablement opposé à notre mariage ! et ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez par-dessus tout ? Et le but de votre vie n'est-il pas depuis quinze ans de m'épouser ? Alors, tous les obstacles — comme les maisons du Havre — on les rase, n'est-ce pas ? Maintenant, parlez. Je vous écoute.

DANIEL. — Vous ne pouvez ignorer, Aziza, que j'ai tout fait pour détourner Maurice de son projet !

AZIZA. — Pourquoi ? Vous ne vouliez vraiment pas qu'il aille venger son père ?

DANIEL. — Risquer sa vie pour sauver son père, oui. Mais le venger... De quoi ? Pourquoi ? La vengeance, c'est un chemin qui tourne en rond, sans issue.

AZIZA. — Et qui nous dit que les assassins de son père soient en Allemagne ?

DANIEL. — J'ai le sentiment, Aziza, que vos paroles sont à double sens, et je n'en comprends pas le deuxième sens.

AZIZA. — Pourtant, vous en savez plus que moi ; car, moi, je ne sais que ce que vous m'avez raconté et vous ne m'avez pas tout raconté.

DANIEL. — Aziza, je vous le répète : tout ce que je sais...

AZIZA, *glacée.* — Comme vous me connaissez mal. Ignorez-vous que j'ai toujours rêvé d'être l'héroïne d'un drame passionnel ? Et n'ai-je pas été comblée ? Oh ! j'ai failli tout ignorer ! Ainsi j'ai appris ce matin que vous m'aviez aimée en silence pendant quinze années. C'était déjà très exaltant. Et je viens d'apprendre que, pour me conquérir, vous n'avez pas hésité — toujours en silence — à faire assassiner mon mari.

DANIEL. — Cette vieille crapule vous a donc raconté son roman-feuilleton ? Et vous avez pu croire...

AZIZA. — Comment ? Ce ne serait pas vrai ? Vous ne m'auriez aimée que dans le respect des lois ?

DANIEL. — Changez le ton de votre voix, Aziza, voulez-vous ? Et répondez-moi, oui, en me regardant les yeux dans les yeux. Comment pouvez-vous croire que je sois capable d'une telle horreur ?

AZIZA. — Vous niez ? Quel dommage ! Vous ne m'avez donc pas aimée par-dessus tout. Vous me rejetez parmi les petites héroïnes de deuxième zone ?

DANIEL. — Comment avez-vous pu écouter les bavardages insensés de ce vieillard ?

AZIZA. — Alors, pourquoi avez-vous acheté son silence ? Mais peut-être ne lui avez-vous pas donné 1.000 francs pour qu'il se taise ?

DANIEL. — Aziza, ne fût-ce qu'un instant, vous avez pu croire cette histoire horrible ?

AZIZA. — Ne m'avez-vous pas répété que nous n'étions pas responsables de nos actes ? Dieu a voulu, à la création du monde, que lors de notre passage sur la terre vous m'aimiez par-dessus tout, par-dessus l'amitié, par-dessus la franchise ? Car

vous ne m'avez pas dit non plus que vous étiez en contact avec des terroristes, et cela vous le niez aussi.

DANIEL. — Quels terroristes ?

AZIZA. — Ceux que mon mari a connus grâce à vous, ce M. Bonnet, par exemple. Et comment n'ai-je pas compris toute seule que ce M. Bonnet, qui a été arrêté en même temps que mon mari, a été votre instrument.

DANIEL. — Mon instrument ?

AZIZA. — Oui, celui qui a poussé Charles dans votre piège et qui, son geste accompli, a pu s'échapper miraculeusement, cela va de soi.

DANIEL. — Et le crime devient parfait. Je n'avais pas pensé à cette interprétation.

AZIZA. — Quelle est donc la vôtre ?

DANIEL. — Aziza, personne n'est responsable de la mort de Charles.

AZIZA. — Personne n'est jamais responsable, je sais : ce matin, nous avons visité ensemble votre petite retraite morale si confortable.

DANIEL. — Je prononce le mot avec le sens que vous lui donnez et je vous répète : personne n'est responsable de la mort de Charles, et maintenant je ne vous répondrai plus.

AZIZA. — J'ai pourtant encore quelques questions à vous poser. Ce seront les dernières. Le lendemain de l'écrasement de notre maison, en 1942, quand Charles, accablé par ce désastre, ne quittait plus les restes de sa cave et que je suis venue le chercher pour le ramener avec moi à Yvetot, vous êtes arrivé par hasard, soi-disant par hasard, de Paris. Que veniez-vous faire ? Vous aviez peut-être rendez-vous avec un ami. C'était M. Bonnet, n'est-ce pas ?

DANIEL. — Oui.

AZIZA. — Charles n'a pas voulu m'écouter. Charles n'a pas voulu me suivre. Savait-il déjà à ce moment-là où vous alliez l'entraîner ?

DANIEL. — Je ne me souviens plus.

AZIZA. — C'est vous qui le premier lui avez parlé de votre soi-disant coup de main ?

DANIEL. — Oui.

AZIZA. — Vous saviez que ce coup de main était un traquenard ?

DANIEL. — Ce n'était pas un traquenard.

AZIZA. — Alors pourquoi dans sa cellule délirait-il avec le mot de trahison à la bouche ?

DANIEL. — Je ne sais pas. Peut-être s'est-il cru trahi, mais le coup de main n'a pas réussi pour d'autres raisons.

AZIZA. — Soit. Mais puisque c'est vous qui dirigiez l'expédition, pourquoi n'avez-vous pas accompagné Charles ?

DANIEL. — Deux hommes y suffisaient. Trois, c'eût été prendre un risque inutile.

AZIZA. — Et lorsque vous avez envoyé Charles dans cette expédition, ignoriez-vous qu'il y avait danger de mort ?

DANIEL. — Non, je ne l'ignorais pas.

AZIZA. — Et alors vous m'aimiez depuis quinze ans, n'est-ce pas, puisque vous ne mentez jamais ?

DANIEL. — Oui, c'est la vérité, Aziza.

AZIZA. — Et vous n'avez pas hésité à envoyer à la mort l'homme que j'aimais, vous qui m'aimiez ? Vous êtes un monstre. Et que Dieu vous pardonne pour la vie lamentable que j'ai maintenant à vivre. Qu'avais-je besoin de votre amour, vous que je n'aimais pas, que je n'ai jamais aimé ? Je vous regarde, Daniel, encore plus ahurie qu'effrayée. Voilà donc à quoi peut ressembler un homme qui assassine son meilleur ami pour essayer de lui voler sa femme ? Thérèse non plus ne voulait pas croire une telle horreur.

DANIEL. — Vous avez raconté cette abomination à Thérèse ? Et Thérèse, comme vous, croit que j'ai été capable de manigancer cette aventure policière ? Oh ! moi aussi j'ai mal, Aziza. Et j'ai en ce moment plus de courage que vous pouvez l'imaginer.

AZIZA. — La honte vous prend devant Thérèse. Tout le monde peut comprendre qu'on tue un rival, même la femme aimée. On lui parle d'amour. Mais devant un enfant comment se justifier, n'est-ce pas ? Sur quel air lui chanter la romance ? Et Maurice ! Maurice qui va peut-être mourir, maintenant ! Quand il saura que son père est tout simplement victime d'un drame passionnel ? Et que pour venger son père il n'avait qu'à rester ici et à tirer sur vous à son tour. Comment en êtes-vous arrivé à ce crime, Daniel ? Mais défendez-vous, parlez. Oui, parlez-moi d'amour pour m'en guérir à jamais. La jalousie vous empêchait de vivre ? Et vous ne pouviez plus choisir qu'entre sa vie et la vôtre ? Et dans votre égarement vous n'avez pas pensé qu'un jour je risquais d'apprendre votre trahison ? Vous saviez que j'étais heureuse près de Charles ! Et vous l'avez tué ! Et, pour maquiller votre crime, vous avez jeté Charles dans les effroyables tortures où la Gestapo l'a fait hurler pendant des semaines avant de le fusiller. Ma vie est brisée. Mais je préfère encore les jours que j'ai à vivre à ceux que vous devez vivre. Vous pouvez dormir la nuit ? Vous n'avez pas de cauchemars ? Daniel, je ne vous dénoncerai pas ; Charles a connu votre trahison. Arrangez-vous comme vous le pourrez avec votre conscience et votre avenir. Mais que je n'entende plus jamais parler de vous. Et pourtant, il me semble que ce serait un repos dans mon chagrin d'apprendre par quel sortilège vous avez conduit Charles à la mort ce soir-là, après mon départ ?

DANIEL. — Je devais avec Bonnet accomplir une mission dans un des bassins du port. Charles l'a appris. Il a prétendu que notre entreprise était désespérée et que lui seul pouvait la réussir parce qu'il était ingénieur du port, qu'il avait un laissez-passer et qu'il connaissait parfaitement le dispositif des Allemands. C'est lui qui a voulu prendre ma place. J'ai vraiment espéré que le coup de main réussirait et que Charles serait sauvé.

AZIZA. — Sauvé ? Sauvé de quoi ?

DANIEL. — De certaines angoisses patriotiques dont il n'arrivait pas à se délivrer

AZIZA. — Charles ? Quelles angoisses patriotiques ?

DANIEL. — Aziza, comment pouvez-vous croire que je n'aie pas tout imaginé pour épargner Charles ? J'avais pris depuis longtemps l'habitude de vous aimer pour toujours dans un grand silence.

AZIZA. — Mais alors, comment expliquez-vous ces cris dans le délire de mon mari : « Je suis trahi ! je suis trahi ! »

DANIEL. — Nous ne connaissons cette histoire de trahison que par cette vieille crapule. Rien ne nous dit qu'elle soit vraie.

AZIZA. — Vous avez toutes les raisons du monde de ne pas dire la vérité. Le vieux monsieur n'en a aucune. Pourquoi aurait-il inventé cette histoire de trahison, s'il n'y avait pas de trahison ? Comment aurait-il su que c'était vous qui aviez envoyé Charles à la mort si Charles ne le lui avait pas dit ? Je ne veux plus vous voir et je tremble de vous voir partir. Dans quelle terrible solitude je suis égarée. Je n'ai même plus envie d'aller boire, d'aller danser avec ces brutes heureuses. Qui sait ? Je suis peut-être sauvée. Ce n'est plus Charles qui m'a abandonnée, mais vous qui l'avez tué. Je n'en veux plus à Charles. J'ai trop de pitié pour lui. Je n'en saurai jamais davantage. Laissez-moi seule maintenant.

DANIEL. — Je vous jure, Aziza...

AZIZA. — Ah ! vos serments ! Si votre mort pouvait le ressusciter, je vous dénoncerais avec joie. Mais voilà tout ce qui me restera de Charles sur la terre : une photographie d'enfant qui tient par l'épaule un autre enfant. Deux jeunes gens tendres, ignorant que, trente ans plus tard, le plus tendre des deux assassinera son ami. Allez-vous-en. Allez-vous-en. Votre trahison est répugnante.

Entrent Armand et Mathilde qui, manifestement, écoutaient à la porte.

ARMAND. — C'est que monsieur est, en vérité, un personnage répugnant.

MATHILDE. — Et monsieur n'est pas le seul !

ARMAND, *à Daniel.* — Peut-être pensez-vous que je devrais vous rendre vos 1.000 francs ? Ce soir ils sont écornés. Mais je vous les rendrai quand j'aurai reconstitué le billet, et nous serons quittes.

MATHILDE, *l'interrompant.* — Ils se sont mis à deux pour jeter Charles dans ce traquenard.

AZIZA. — Comment à deux ? Avec ce M. Bonnet ?

MATHILDE. — Mais non, avec le docteur.

AZIZA. — Le docteur ? Quel docteur ?

ARMAND. — Celui-là aussi il faudra le renvoyer. Méfiance ! Méfiance !

AZIZA. — Le docteur ?

MATHILDE. — Je n'ai pas très bien compris leurs manigances, mais le jour de l'arrestation de Charles, rappelle-toi, le docteur était là, il était venu d'Yvetot tout exprès.

DANIEL. — Ces deux vieillards bâtissent une histoire rocambolesque sur des gestes mal compris, des paroles mal entendues.

MATHILDE. — Oh ! mal entendues ? *(A Armand :)* J'étais restée au Havre, j'avais refusé d'aller vivre à la campagne avec Aziza. Leurs histoires de bombes ne m'intéressaient pas, et je n'allais pas changer ma vie à cause de tout leur chambardement. Il a fallu qu'ils m'entraînent de force, après l'arrestation de Charles, pour me ramener près d'Aziza *(A Daniel :)* J'ai encore sur le cœur vos violences.

ARMAND. — Mais le jour où la maison a été rasée, tu étais dans la cave ?

MATHILDE. — Mais non. Je marchais à ce moment-là avec des bâtons et j'étais chez le dentiste. Il m'a arraché une dent, mais je n'ai pas reçu de bombe. Et le fameux soir vous avez parlé à Charles du docteur sans arrêt, et Charles vous répondait.

AZIZA. — Vous parliez du docteur avec Charles ? Et à quel propos ?

DANIEL. — Que voulez-vous que je vous réponde, Aziza ? Ce sont des contes de vieillards qui ruminent dans leur solitude des bribes d'histoire dont ils déforment le sens.

AZIZA. — Pourquoi auriez-vous parlé du docteur avec Charles ce soir-là ?

DANIEL. — Je vous le demande moi-même. Pourquoi ? Après tout, peut-être parce qu'il était venu. Charles l'avait rencontré, rappelez-vous.

AZIZA. — Allez chercher le docteur.

ARMAND. — Je suis allé le demander tout à l'heure parce que j'avais un petit point de côté qui m'inquiétait. Mais il est reparti pour Yvetot.

MATHILDE. — Et je me souviens encore d'une autre phrase que j'ai entendue.

AZIZA. — Laquelle ?

DANIEL. — Mais pourquoi écoutez-vous cette folle ?

MATHILDE. — Folle ? Folle ?

ARMAND. — Et pourquoi avez-vous peur qu'elle parle ? Quand on n'est pas aimé, monsieur, on se tue, comme moi, mais on ne tue pas l'autre.

MATHILDE. — Et, en plus, on ne se met pas deux pour le tuer.

AZIZA. — Quelle phrase ?

MATHILDE. — Tu te rappelles qu'il avait le droit de porter un revolver comme ingénieur du port ?

AZIZA. — Oui.

MATHILDE. — Eh bien, il a voulu le lui enlever.

ARMAND. — Pour qu'il ne puisse pas se défendre au moment de l'arrestation.

DANIEL. — Mais non ! Je ne voulais pas que Charles courre le risque d'être arrêté avec une arme sur lui. C'était une précaution en cas d'accident.

AZIZA. — Mais puisque les Allemands lui reconnaissaient le droit de porter un revolver.

ARMAND. — Là, vous êtes pris la main dans le sac.

MATHILDE. — Allez-vous-en, monsieur. *(A Aziza :)* On restera avec toi tous les deux, et Armand te consolera. Tu verras. Il parle très bien. On ne s'ennuie jamais avec lui. Il mariera Thérèse, nous aurons cinq bonnes années à vivre tranquilles, heureux enfin.

ARMAND. — Et s'il n'y avait que moi, vous coucheriez ce soir en prison, à votre tour. Et vous aussi vous vous tordriez les mains. Oui, c'est l'Évangéliste qui dans son délire se tordait les mains en criant : « Elle se tord les mains dans son lit ! Elle se tord les mains dans son lit ! »

AZIZA. — Elle se tord les mains dans son lit ? Qui, elle ?

ARMAND. — J'ai pensé que c'était vous.

MATHILDE. — Sans doute imaginait-il ton chagrin ?

AZIZA. — Elle se tord les mains dans son lit... Qu'est-ce que cela signifie ?

DANIEL. — Vous êtes victime d'une folle et d'un charlatan, Aziza.

MATHILDE. — D'un charlatan dont vous achetez le silence. *(A Armand:)* Et tu aurais dû lui prendre plus cher !

AZIZA. — Ce que je vous ai avoué ce matin, Daniel, vous l'ignoriez ?

DANIEL. — Naturellement, je l'ignorais.

ARMAND. — Il a toujours tout ignoré. C'est son système de défense. Mais c'est le plus bête de tous les systèmes, monsieur. Croyez-en un vieux renard.

Entre Thérèse.

THÉRÈSE. — Ah ! vous êtes encore là, parrain. Je n'en suis pas fâchée.

DANIEL. — Thérèse, je t'en supplie, tais-toi. Ne parle pas. Moi aussi je ne veux plus rien entendre.

THÉRÈSE. — J'ai pourtant beaucoup de choses à dire.

DANIEL. — Thérèse, je suis à bout de nerfs. Tout ce que je peux te jurer, c'est que je n'ai pas désiré la mort de ton père.

THÉRÈSE. — Et c'est tout ce que vous dites pour votre défense ?

DANIEL. — Je n'ai rien d'autre à dire.

Il s'approche du feu, prend une lettre de sa poche et la jette au feu.

AZIZA. — Que brûlez-vous ? Vos lettres d'amour ? Votre demande en mariage ?

DANIEL. — Je vous défends d'approcher ; laissez brûler ce papier.

Il s'accroche à Aziza.

ARMAND. — Ce sont ses aveux ! C'est sûrement un document qu'il veut détruire avant son arrestation. *(Le Vieux prend le papier enflammé.)* Cette fois, on vous tient.

DANIEL. — Voulez-vous rejeter ce papier dans le feu !

Aziza maintenant retient Daniel.

ARMAND, *lisant.* — Il en reste un petit bout. « Mon Loulou chéri... » *(Il se retourne vers Mathilde :)* « Mon Loulou chéri » ?

AZIZA. — « Mon Loulou chéri... » Donnez-moi ce qui reste de cette lettre. *(Elle regarde les cendres. Daniel, résigné, laisse Aziza prendre les restes de la lettre.)* Comment cette lettre était-elle dans votre poche ?

ARMAND. — Qui est Loulou ? Quel chéri ?

THÉRÈSE. — Mais le docteur Gros s'appelle Louis. Vous l'avez oublié ?

MATHILDE. — Qu'est-ce que je vous disais qu'il était dans le coup ?

AZIZA. — D'où vient cette lettre ? Qui vous l'a donnée ? Où l'avez-vous volée et pourquoi l'avez-vous jetée au feu ?

ARMAND. — Ils étaient donc bien de mèche, le docteur et lui ?

THÉRÈSE. — Parrain, vous avez brûlé cette lettre pour ne pas céder à la tentation de nous la montrer, n'est-ce pas ? Parrain ! mon vieux parrain ! si vous saviez comme j'ai mal.

Elle se jette dans ses bras.

ARMAND. — Et vous embrassez l'assassin de votre père ?

THÉRÈSE. — Parrain n'est pas l'assassin de mon père.

AZIZA. — Mais alors, qui est-ce ?

THÉRÈSE. — C'est toi.

AZIZA. — Tu deviens folle !

DANIEL. — Thérèse, tu dois te taire.

THÉRÈSE, *se dégageant.* — Ah ! non. Mon pè en effet a été trahi, mais trahi par toi, qui as é la maîtresse du « toubib ». Quel dégoût ! Et pa l'a su. Papa a trouvé toutes les lettres dans la ca démolie. Et papa a voulu mourir de chagrin. c'est pour essayer d'empêcher son suicide que pa rain a fait ce qu'il a fait. Je sais tout. Bonnet m tout raconté.

AZIZA. — Ce n'est pas vrai, Daniel ?

THÉRÈSE. — Il est trop tard, parrain, po essayer encore de mentir afin de laisser ma mè vivre en paix. Il n'y aura plus de paix pour toi C'est toi qui as tué papa ! Maurice avait raiso Tu es une femme abominable ; Maurice avait ra son de te fuir comme je vais te fuir. Parrain, veux épouser Léon.

AZIZA, *égarée.* — Qui est Léon ?

THÉRÈSE. — M. Bonnet.

AZIZA, *à Daniel.* — Mais vous m'avez dit qu était communiste.

THÉRÈSE. — Non, il est trotzkyste.

AZIZA, *égarée.* — C'est moins grave ?

MATHILDE, *à Armand.* — Trotzkyste, trotzkyste Qu'est-ce que c'est ?

ARMAND. — Pas du bon, mais il paraît que c'e moins dangereux pour le moment.

DANIEL. — Thérèse, tu vas m'attendre ce so chez Bonnet.

THÉRÈSE. — Oui, parrain. Je vous obéirai, ma j'aime Léon. Je n'ai plus que cet amour qui vie de naître pour ne pas m'écrouler. Je ne reverra jamais ma mère.

DANIEL. — Mais Bonnet n'a pas su t'expliquer.

THÉRÈSE. — Il m'a dit aussi que huit jours apr l'arrestation de papa et la sienne, tout seul, pa rain, vous êtes revenu dans le port et que, to seul, vous avez accompli le coup de main qu'i avaient manqué. Et les camarades qui l'ont appr à Bonnet ont dit que c'était comme une tentati de suicide de votre part. Et que jusqu'à la Libe ration toutes les missions les plus dangereuses vo les avez acceptées.

DANIEL. — Qu'en sait donc Bonnet qui n'éta pas là ?

THÉRÈSE. — Vous êtes encore plus courageu que je ne pensais, parrain, puisque vous vous êt laissé accuser d'un crime abominable sans vo défendre. Ainsi, Bonnet n'aurait rien dit que vo acceptiez que je puisse croire que vous aviez tra mon père.

AZIZA. — Mais, ma petite Thérèse, tout cela e hors du bon sens.

THÉRÈSE. — Parrain, Léon m'attend à la port C'est à son bras que je me raccroche pour ne pa tomber. Ne l'oubliez pas ce soir quand vous vie drez nous voir.

AZIZA. — Mais, Thérèse, je te défends bien...

THÉRÈSE. — Comment peux-tu encore m regarder, sachant que je te juge !

Elle sort.

MATHILDE. — Moi, je n'ai pas très bien compri

ARMAND. — Viens, je vais t'expliquer. Mais ce n'est pas bon pour nous.

MATHILDE. — Pourtant, on est débarrassé de l'hérèse plus vite qu'on ne pensait.

ARMAND. — Oui, mais, dans mon hypothèse, il avait une erreur d'interprétation. Et l'autre va reprendre du poil de la bête.

MATHILDE. — Tu crois, mon petit coco ?

ARMAND. — Oh ! c'est embêtant !

Ils sortent.

AZIZA, *très douce.* — C'est vous qui avez appris à Charles que j'étais la maîtresse du docteur ?

DANIEL. — Non, Aziza.

AZIZA. — Mais parlez, maintenant ! Au nom du ciel, parlez !

DANIEL. — Quand je suis arrivé de Paris, en 1942, vous vous souvenez que Charles ne quittait pas les décombres de votre maison qui venait de sauter, et qu'il était accablé ?

AZIZA. — Oui.

DANIEL. — Il avait trouvé parmi les ruines de la cave les débris d'un petit meuble qui vous appartenait, et, dans un tiroir écrasé, il aperçut un paquet de lettres que la bombe avait oublié de détruire. C'était le paquet des lettres que vous aviez écrites au docteur Louis Gros.

AZIZA. — Ah ! Charles a trouvé toutes ces lettres-là.

DANIEL. — Oui.

AZIZA. — Elles n'étaient pas brûlées ?

DANIEL. — Hélas ! non !

AZIZA. — Mais c'étaient des lettres...

DANIEL. — Voilà pourquoi Charles ne pouvait surmonter son chagrin. Quand je suis arrivé il ne m'a rien dit ; nous sommes sortis ensemble, il n'a toujours rien dit. Et quand nous sommes rentrés le docteur était justement là.

AZIZA. — Il me poursuivait. Moi, j'avais déjà rompu avec lui. Et cet après-midi-là, je lui avais précisément répété : « Je ne veux plus vous voir. Je ne veux plus vous voir. »

DANIEL. — Puis vous avez pris le train du soir pour Yvetot.

AZIZA. — Vous vous rappelez : le docteur était venu me chercher pour me ramener en voiture et j'avais refusé.

DANIEL. — Oui.

AZIZA. — Et pourtant j'avais très peur dans le train, parce que les Anglais bombardaient les voies de chemin de fer.

DANIEL. — Oui.

AZIZA. — Et n'ai-je pas supplié Charles de m'accompagner ?

DANIEL. — Après votre départ Charles m'a raconté votre aventure et m'a annoncé sa décision de se tuer le soir même.

AZIZA. — Mais pourquoi se tuer ! et pourquoi ne m'a-t-il rien dit ! Je lui aurais expliqué...

DANIEL. — Que vous n'aviez pas été la maîtresse du docteur Louis Gros ?

AZIZA. — J'avais hâte de lui demander pardon ! Je cherchais une occasion de tout lui avouer.

DANIEL. — Il avait décidé de ne pas vous regarder pleurer de honte. Vos larmes, disait-il, ne lui auraient rien appris de plus que vos lettres.

AZIZA. — Mais il ne les a pas lues ?

DANIEL. — Lues et relues.

AZIZA. — Quelle horreur !

DANIEL. — Oui.

AZIZA. — Mais c'était à moi que j'écrivais...

DANIEL. — Il ne vous jugeait pas. Il ne vous condamnait pas. Il disait seulement qu'il ne pourrait plus vivre près de vous qui aviez été son bonheur.

AZIZA. — Mais lui aussi était mon bonheur.

DANIEL. — Toutes les paroles stupides qu'un homme peut dire à un autre homme tordu par la jalousie physique, j'ai essayé de les dire et j'ai dû être éloquent, Aziza, car moi aussi, pendant ces heures-là, j'étais jaloux de ce docteur qui vous avait tenue dans ses bras et qui avait regardé dans son lit vos mains se tordre de plaisir.

AZIZA. — C'était ça, « les mains » ?...

DANIEL. — Oui, Aziza.

AZIZA. — Oh !

DANIEL. — Charles me disait que j'en savais autant sur la jalousie qu'il en savait lui-même quarante-huit heures plus tôt. Que c'était comme le feu. Et que tout le monde sait que le feu brûle, mais qu'on n'en sait rien, en vérité, tant que son propre corps n'est pas dans les flammes. Il ajoutait qu'alors on avait hâte d'avoir fini de brûler pour s'endormir.

AZIZA. — Il pleurait ?

DANIEL. — Non, non. Il était calme parce qu'il avait décidé de mourir, il savait qu'il ne verrait plus le soleil se lever, et cette certitude le délivrait de la douleur. S'il avait accepté de vivre je l'aurais entendu hurler et j'ai tout fait pour l'entendre hurler et qu'il acceptât de vivre. L'heure de mon rendez-vous clandestin arrivait. Et j'allais être contraint de le laisser seul avec sa décision. J'ai eu la certitude, et je vous jure que j'ai encore besoin de cette certitude, que Charles se tuerait immédiatement après mon départ. Je lui ai parlé de ses enfants ; ne devait-il pas essayer de se raccrocher à eux ? Mais il n'aimait que vous. Ce qui l'a jeté dans la mort, ce n'est pas tant d'avoir été trompé, ce fut de découvrir que, sans vos lettres, il n'aurait jamais imaginé ce qu'il appelait votre trahison, votre double vie, vos mensonges.

AZIZA. — Mais, exactement, je ne l'ai pas trompé... Ecoutez-moi... J'avais pourtant une explication, mais je l'ai perdue.

DANIEL. — Il ne vous connaissait donc pas. Vous étiez une autre femme pour un autre homme. Vous lui échappiez et vous deveniez une apparence parmi d'autres apparences. Plus rien n'était sérieux ni ne valait la peine de souffrir.

AZIZA. — Mais si, moi, moi qui l'aimais !

DANIEL. — Il m'a remis le paquet de lettres en exigeant que je vous les remette le lendemain.

AZIZA. — Il voulait que je sache ?

DANIEL. — Je crois qu'il voulait que vous pensiez à lui jusqu'à la fin de vos jours.

AZIZA. — Que j'aie des remords ; que je souffre à mon tour...

DANIEL. — Je suis parvenu à lui faire brûler vos lettres, sauf une, qu'il me remit pour en user comme je l'entendrais plus tard.

AZIZA. — Vous les avez lues, vous aussi ?

DANIEL. — Tout à coup j'imaginais devant lui

une autre possibilité : vous auriez pu être écrasée dans votre cave. Il aurait pu découvrir vos lettres après votre mort. Et je lui ai demandé : « Qu'aurais-tu fait ? Que ferais-tu aujourd'hui si Aziza était morte ? » Surpris, il m'a dit : « Je crois en effet que si Aziza n'était plus vivante sur la terre, je ne me tuerais pas, je vivrais. » J'ai continué, j'ai continué. Tout ce qu'un homme lui-même déchiqueté par la jalousie peut inventer, je l'ai inventé, et j'ai cru un instant que j'avais gagné : enfin, il pleurait... lorsque son regard s'est posé sur un cendrier.

AZIZA. — Sur un cendrier ?

DANIEL. — Tenez, un cendrier comme celui-ci, où traînaient des restes de cigarettes que vous aviez fumées l'après-midi avec le docteur.

AZIZA. — Pendant que je lui répétais que je ne l'aimais pas, que je ne l'avais jamais aimé.

DANIEL. — Alors avec beaucoup de calme il me dit : « Regarde ces bouts de cigarettes à lui et sa cigarette à elle, avec du rouge, du rouge de ses lèvres, tout cela confondu, mélangé, comme l'ont été pendant six mois leurs corps dans un lit. »

AZIZA. — Mais c'étaient les cigarettes de la rupture. Je rompais, j'avais rompu.

DANIEL. — Et Bonnet, avec qui j'avais rendez-vous, est entré. Il venait me chercher. Que pouvais-je faire ? J'avais la certitude qu'à mon retour je ne trouverais pas Charles vivant. Alors je lui ai révélé que moi, qui voulais vivre — ce qui n'était pas vrai, d'ailleurs — je jouais avec ma vie cette nuit-là. Et je lui ai offert ma place, en lui exagérant le danger de l'opération, qui était bien préparée et pas très dangereuse. Ne pourrait-il pas, si l'opération réussissait, se suicider tout aussi bien le lendemain ? Il m'embrassa. Je le confiai à Bonnet. Il était 11 heures. Ils avaient un quart d'heure de retard sur l'horaire prévu. Mais je vous jure, Aziza, que je croyais que Bonnet et lui s'en tireraient ! J'ai cru aussi que le danger lui redonnerait le goût de la vie et que Charles, le lendemain, pour avoir frôlé la mort, serait guéri de son envie de mourir. En dépit des règles habituelles, je l'ai attendu jusqu'au matin. Vous savez le reste.

AZIZA. — Et vous, vous qui saviez toutes ces choses, vous disiez quand même que vous m'aimiez. Et si Thérèse n'avait pas tout appris, vous n'auriez pas dit la vérité. Pourquoi ? Ah ! oui, pour que je puisse vivre tranquille. C'est donc vrai, vous m'avez beaucoup aimée. Oui... « par-dessus tout ». Oh ! je comprends, à la place de Charles, vous ne vous seriez pas tué. Vous auriez vécu par amour et vous m'auriez laissée vous expliquer... On ne brise pas la vie d'une femme parce que la guerre l'a égarée ! Moi, je ne l'ai pas voulue, la guerre ; j'ai toujours eu horreur de la guerre.

DANIEL. — Oui.

AZIZA, *elle éclate de rire.* — Et si j'avais aimé le docteur, si je n'avais pas rompu avec lui, si je n'avais pas redemandé mes lettres, Charles aurait tout ignoré et vivrait.

DANIEL. — Oui.

AZIZA. — Et maintenant voici que Maurice veut être un héros comme son père. *(Elle éclate de rire.)* Je ris parce que la vie n'est pas sérieuse, Daniel.

DANIEL. — Mais oui.

AZIZA. — Et vous croyez que toute cette horrible histoire, avant même que je vienne la vivre sur la terre, Dieu la connaissait ?

DANIEL. — Si Dieu existe, oui.

AZIZA. — Et Dieu le savait, avant même ma naissance, que je serais entraînée dans cette intrigue affreuse ? Je ne pouvais donc pas empêcher ce crime, puisque Dieu le connaissait avant que moi je sois condamnée à la vivre.

DANIEL. — Mais non. Comment voulez-vous que nous puissions modifier la mémoire que Dieu a de notre avenir ?

AZIZA. — Je vais donc pouvoir encore vivre puisque je suis innocente.

DANIEL. — Mais oui.

AZIZA. — Mais alors, Daniel, si je suis innocente, d'où vient que j'ai horreur de moi-même ? D'où vient que je n'oserai plus jamais regarder mon visage dans une glace ? D'où vient la certitude d'être un monstre ? Oui, Daniel, je suis un monstre.

DANIEL. — Je vous aiderai à vivre, Aziza.

AZIZA. — Je vous répète que j'ai horreur de moi.

DANIEL. — Calmez-vous, ma chérie, vous n'êtes pas un monstre.

AZIZA. — Parce que vous ne respirez pas avec mes poumons, parce que vous n'êtes pas dans ma peau. Et parce que vous n'aimiez pas Charles comme je l'aimais. Il est mort torturé ! Je sais, moi aussi, maintenant, comment je vais mourir !

Entre Armand, qui prend son chapeau et son pardessus au porte-manteau.

ARMAND. — J'enlève l'épouvantail à moineaux et je repars. J'ai gagné 1.000 francs dans ma journée, mais c'est tout de même un ratage. C'est mon destin, je n'ai jamais eu de chance avec les Prussiens. *(Aux deux autres :)* Désolé, croyez-moi, sincèrement désolé.

Puis il chantonne tristement Frou-Frou. *Il sort.*

VOIX DE MATHILDE. — Mon petit coco ! Mon petit coco !

AZIZA. — A quelle heure partez-vous, Daniel ?

DANIEL. — Je ne pars pas. Vous avez encore besoin de moi. Thérèse aussi.

AZIZA. — Mais, Daniel, tout est perdu.

DANIEL. — Vous allez dormir un peu, Aziza !

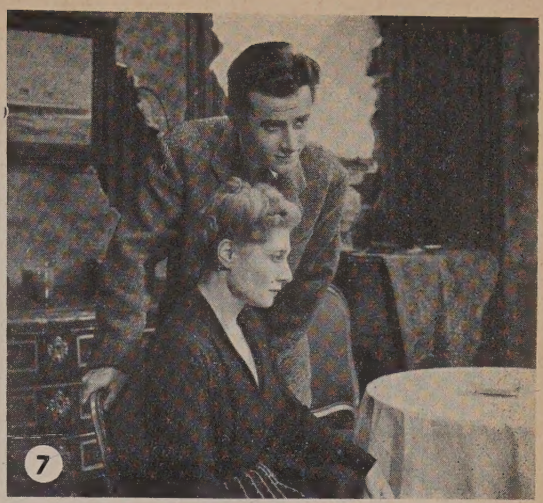
VOIX DE MATHILDE, *pleurnichant.* — Mon petit coco !

AZIZA. — Et vous m'aimez encore, moi qui ne m'aime plus ?

DANIEL. — Pendant quinze ans j'ai su me taire. Aujourd'hui nous avons un peu parlé. Demain nous vivrons dans un nouveau silence.

AZIZA. — Mon pauvre Daniel, mais vous ne comprenez donc pas que je ne veux plus vivre. Tout aura été ruiné, nos maisons, nos enfants, nos amours. Voilà, la guerre est finie. Et moi aussi, comme les maisons, je suis devenue une ruine. Daniel, aidez-moi à mourir.

Aziza. Dr Gros.



Aziza. Daniel.

6 Aziza. — *Je n'ai rien à vous dire si ce n'est que je voudrais ne vous avoir jamais rencontré.* (Acte II.)

7 Aziza. — *Mais pourquoi m'aimez-vous, Daniel ?*
Daniel. — *Pourquoi suis-ie sur la terre, Aziza ?* (Acte II.)

8 Armand. — *Moi, j'avais raté mon suicide, vous, vous n'avez pas raté votre affaire. Vraiment, je vous admire.* (Acte II.)

9 Armand. — *Oui, il n'y a plus que nous deux.*
Mathilde. — *Et tu as aimé beaucoup de femmes après moi ?* (Acte III.)

10 Aziza. — *Et vous croyez que toute cette horrible histoire, avant même que je vienne la vivre sur la terre, Dieu la connaissait ?* (Acte III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Daniel. Armand.

Mathilde. Armand.

Daniel. Aziza.

DIEU LE SAVAIT ! devant la critique

Je ne vous conterai pas l'ouvrage, il faut absolument que vous l'alliez voir. Je suis sûr que vous en sortirez insatisfaits, comme je l'étais moi-même en enfilant mon pardessus. Mais il y a des insatisfactions plus fécondes que de plats contentements, et celle que vous retirerez de *Dieu le savait* est du nombre. Le grand poète que M. Salacrou ! Et le grand dramaturge ! Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent se traduit naturellement en scènes vivantes, et qui se prolongent fort au delà de ce qui nous est montré. L'anti-Mauriac, en somme (je parle de Mauriac au théâtre) ; ou, si ma formule vous paraît peu claire, je dirai que M. Salacrou est à la scène ce que M. Mauriac est dans le roman : l'un et l'autre, chacun dans son domaine, possèdent ce don irremplaçable du frémissement et de l'aura. Il n'est pas un de leurs personnages qui ne nous invite à méditer sur nous-mêmes ou qui ne nous propose une réflexion qui les dépasse pour atteindre à l'universel. C'est à cela qu'on reconnaît le pouvoir du poète authentique.

Francis Ambrière, dans *Opera.*

Le théâtre d'Armand Salacrou, on le sait depuis *La Terre est ronde,* est un théâtre « foisonnant ». Les situations, les idées, les personnages, les points de vue aperçus, les vues rétrospectives se mêlent et s'entremêlent dans chacune de ses pièces avec cette joie violente qui est la joie même du théâtre — ce plaisir de l'esprit et du cœur que le théâtre peut seul nous donner. Les défauts d'Armand Salacrou portent tous des noms de qualités : la générosité, la richesse de l'imagination, la foi dans le théâtre, l'ingénuité et l'indiscipline. La seule règle à laquelle se soit soumis M. Salacrou depuis qu'il s'est révélé auteur dramatique, c'est la non-obéissance aux règles et l'obéissance obstinée à ce qu'il sent être son génie d'auteur dramatique. Cela ne va pas sans désordre apparent. Cela ne va pas sans incursions audacieuses hors — et parfois assez loin — du sujet qui semble être le sujet de sa pièce. Mais M. Salacrou n'a jamais traité qu'un seul sujet et qu'il n'a pas épuisé : l'angoisse de l'homme qui veut faire très bien son métier d'homme, c'est-à-dire qui veut être tout entier présent — passé et avenir compris — dans chacun de ses contacts avec les hommes et les femmes qu'il approche.

Si l'on comprend ainsi le théâtre de M. Salacrou — et c'est ainsi que je le comprends — *Dieu le savait* est son œuvre la plus riche, celle qui est le plus près de cette grande pièce que tous les dramaturges portent en eux et dans laquelle ils s'exprimeraient si complètement qu'ils ne pourraient plus que se répéter. Grâce au ciel, M. Armand Salacrou a encore bien des choses à nous dire.

Le problème dont M. Salacrou fait le tour dans *Dieu le savait* est le problème du libre arbitre. Rassurez-vous, ce n'est pas du tout une pièce philosophique, au sens que nous ont contraints à donner à ce terme les médiocres disciples de maîtres excellents. C'est une pièce humaine, une pièce où des hommes, des femmes, des vieillards et des enfants se croisent, s'affrontent, s'aiment et se font du mal — nous font rire, aussi, nous émeuvent et nous inquiètent. C'est une pièce qui met en avant ce vieux et inusable problème de la théologie chrétienne : Dieu sait tout ; il sait donc si je suis sauvé ou damné ; mes œuvres, quelles qu'elles soient, ne peuvent rien changer à ma fin éternelle telle que Dieu la connaît de toute éternité.

Jacques Lemarchand,
dans *Le Figaro Littéraire.*

La hauteur du sujet traité (ou poursuivi) par M. Armand Salacrou dans sa nouvelle pièce n'échappera qu'aux aveuglés-nés, à ceux qui, plongés dans la ténèbre du parti pris, confondront éternellement le « primaire » et le « simple ». Car il s'agit tout simplement de la responsabilité de l'homme (ou de la femme) et, corollairement, de la responsabilité de Dieu (dans les actes des hommes).

Si *Dieu le savait* qu'Aziza tromperait son mari et le conduirait ainsi à réclamer une mission dangereuse contre la Kriegsmarine, pourquoi a-t-il « laissé faire » ?

Pour que l'homme soit libre ? Mais alors, qu'est-ce qu'une liberté qui ne joue que dans le cadre étroit du destin, du *Mektoub* à quoi fait penser le nom même d'Aziza ?

Au rebours, la même Aziza ne montre-t-elle pas un trop vif penchant pour les excuses faciles, elle qui rejette sur la guerre — avec, semble-t-il, l'approbation de l'auteur — la faute que son corps a bel et bien fait commettre à son âme ? De même, en faisant à son mari (avant de savoir qu'il savait) le reproche de l'avoir délaissée au profit de la Résistance ne donnait-elle pas dans une inhumanité assez monstrueuse ?

Le tout est, évidemment, de savoir quelle part d'innocence il y a dans la monstruosité.

Guy Verdot, dans *Franc-Tireur.*

Je voudrais dire un mot du décor de M. Wakhévitch, qui est très réussi, très évocateur, très coloré, très parlant, très vrai, très horriblement exact. Qui a vu Le Havre, Brest, Cherbourg, les ruines d'Amiens ou celles d'Orléans ; qui est repassé par ces villes au temps, pas si lointain, hélas ! où des quartiers entiers étaient faits de bâtiments évidés s'élevant au-dessus d'un désert de gravats ; qui a assisté à la renaissance de la vie sous les décombres et dans les caves, qui a connu cela peut témoigner que l'artiste a su recréer le climat baroque et désolé d'une telle existence.

M. Michel Vitold a tenu l'emploi de Daniel, l'ami tendre, blessé, désabusé, indulgent, généreux et philosophe. Il y a montré une parfaite intelligence et une retenue, une pudeur, une finesse qui ont dû enchanter et l'auteur et le metteur en scène Jean Mercure.

M. Palau a mis tout ce qu'il a de pittoresque au service de la vieille crapule octogénaire, héros du marché noir, crème d'escroc, délateur et peut-être davantage...

Mme Mary Morgan a joué, selon moi, le principal rôle, celui d'Aziza, l'épouse tentée, avec une certaine force et une vie tout à fait naturelle (si l'on pense au genre de femme qu'elle a reçu pour mission d'incarner). On s'imagine, en effet, assez bien le personnage sous de tels traits.

Jean-Jacques Gautier,
dans *Le Figaro.*

Comité de Direction : Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1951. — Imprimeur nº 148.